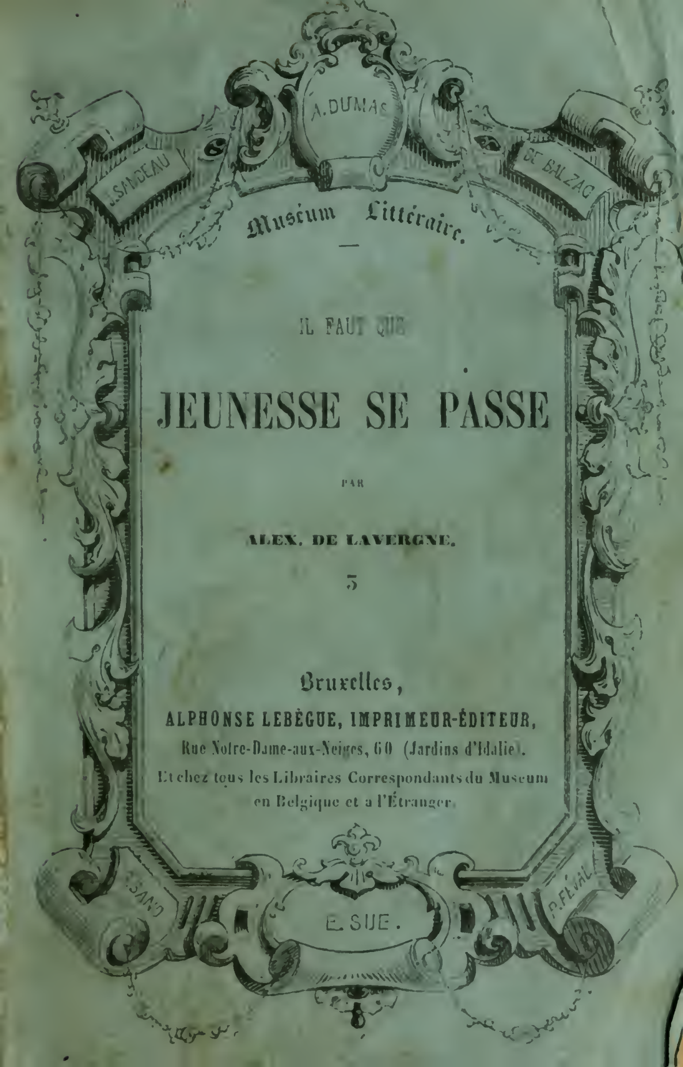



Muséum Littéraire.

IL FAUT QUE

# JEUNESSE SE PASSE

PAR

ALEX. DE LAVERGNE.

3

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardins d'Idalie).
Et chez tous les Libraires Correspondants du Museum
en Belgique et à l'Étranger.

IL FAUT QUE

# JEUNESSE SE PASSE.

IL FAUT QUE

# JEUNESSE SE PASSE

PAR

Alex. de Lavergne.

3



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

(Jardins d'Idalie, 1.)

1852

# IL FAUT QUE

# JEUNESSE SE PASSE.

## I.

Le vicomte interrogea les habitants de la localité sur le point précis où il se trouvait; en s'orientant par la mémoire, il calcula qu'il ne devait pas être très-éloigné du château de Fenestrange. Ses investigations portant une fois sur ce point, il parvint à découvrir qu'il n'était plus guère qu'à trois heures de marche de son manoir féodal, par une route assez bien entretenue.

—Vous sentez-vous le courage, dit-il à sa compagne, de supporter encore trois heures de voyage, au lieu de passer la nuit dans quelque sale et misérable auberge? Vous serez dame châtelaine à six lieues d'ici.

— J'ai fait souvent bien pis pour bien moins, répondit Florentine.

Il fut facile d'obtenir d'un paysan, au moyen d'arguments qui ont cours dans toutes les provinces de France, qu'il attelât sa carriole et qu'il conduisît Fenestrange et Florentine au château qui, depuis dix-neuf ans, n'était plus qu'un souvenir pour l'exilé, et l'on se mit gaiement en route.

Il était deux heures du matin, et tout dormait du plus profond sommeil, lorsqu'on arriva en vue de l'antique gentilhommière où le père et une longue suite d'aïeux du vicomte de Fenestrange avaient passé leur vie.

Le château, sorte de donjon féodal au petit pied, avec des appendices de toutes les époques, n'était plus habité depuis la mort de la vicomtesse de Fenestrange, qui avait survécu peu de temps à la proscription dont son mari avait été frappé à la suite du soulèvement de la Vendée, en 1832; mais le paysan qui s'était offert pour servir de guide au vicomte et à Florentine connaissait l'habitation du garde-chasse qui était resté chargé de veiller sur ce domaine, sans avoir cependant osé y faire élection de domicile.

Après qu'on eut violemment frappé à plusieurs reprises à la porte de cette habitation qui était située à l'une des extrémités du parc, on aperçut à une fenêtre supérieure une tête grise qui, éclairée par le rayonnement fumeux d'une lanterne en fort mauvais état, présentait ce type

d'entêtement dans le courage et la fidélité dont l'histoire des paysans vendéens a fourni tant de preuves aux temps mémorables des guerres de la chouannerie.

On peut juger de l'émotion de ce brave homme lorsqu'il entendit retentir le nom vénéré de son ancien seigneur, dont le retour prochain avait été annoncé dans le pays, mais dont l'apparition à cette heure de la nuit n'en était pas moins tout à fait inattendue : la lanterne vacilla visiblement dans la main du vieux visiteur, et bientôt il reparut à la porte, ayant à peine pris le temps de s'affubler des premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main.

Tremblant de respect et de joie, presque de frayeur, il s'en vint baiser la main de Fenestrange, qui serra la sienne avec bonté.

— Bonjour, mon vieux Landry! comment se porte ta femme? fit le vicomte, reprenant sans effort et sans gêne le ton d'affectueuse supériorité que lui donnaient ses priviléges longtemps périmés par l'exil.

Landry s'inclina douloureusement en montrant le ciel, avec la résignation de cette piété si vive et si sincère chez le paysan vendéen.

Fenestrange serra de nouveau la main du garde-chasse, qui ajouta :

— Ah! monsieur le vicomte, que de choses se sont passées depuis que vous nous avez quittés!

Mais tout à coup il s'arrêta; il avait aperçu dans l'ombre la figure altière et dédaigneuse de Florentine.

— Ah! pardon... je n'avais pas vu... balbutia-t-il, la demoiselle de monsieur le vicomte.

— C'est bien, interrompit vivement Fenestrange, peu soucieux de relever une méprise blessante pour son amour-propre. Nous venons nous reposer au château... Est-il prêt à nous recevoir?

— Toujours, monsieur le vicomte, reprit Landry. Ah! dame! c'est que j'en ai eu bien soin, parce que je me disais tous les jours : C'est peut-être aujourd'hui que le maître va venir. Quant à l'extérieur, ce n'est pas mon affaire... je ne suis pas maçon, moi; pour l'intérieur, monsieur le vicomte reconnaîtra, j'en suis sûr, qu'il est aussi bien conservé entre nos mains que son souvenir dans notre cœur.

Après cette vive et poétique expression de l'attachement traditionnel que les Vendéens portent à leurs seigneurs, Landry se dirigea le premier, en tenant sa lanterne à la main, vers la petite porte du château, dont il fit crier les massives ferrures sous une lourde clef; puis, après avoir traversé un passage voûté, il introduisit bientôt Florentine et le vicomte dans une grande chambre, tendue de tapisserie de haute lice représentant, comme c'était la mode invariable sous l'ancien régime, des sujets empruntés à la mythologie.

Landry était allé chercher à la cave quelques vieux flacons oubliés et couverts d'une honorable poussière, qu'il leur laissait avec autant de soin qu'il en mettait à l'enlever

dans toutes les salles du château. Ces flacons devaient, avec quelques provisions apportées par le bon garde-chasse, improviser une sorte de souper pour les nouveaux venus.

Pendant l'excursion de Landry à la cave, le vicomte s'était arrêté devant un grand portrait en pied, renfermé dans un cadre d'un goût presque moderne, et représentant une jeune femme d'une physionomie des plus gracieuses, vêtue à la mode des dernières années de la Restauration.

Fenestrange contemplait avec attendrissement ce portrait.

— Madame de Fenestrange! dit-il; une sainte femme!... envers laquelle j'ai été bien coupable, et qui ne s'est vengée de mes torts que par plus de soumission et de fidélité!

— Vous croyez? fit impitoyablement Florentine; elle me paraît pourtant bien jolie pour qu'on l'ait laissée inconsolable; et vous pensez qu'elle n'a jamais voulu régler ses comptes avec vous!... Les hommes doivent le croire en effet... ils ne payent jamais leurs dettes; mais les femmes, des ménagères, cela a beaucoup plus d'ordre.

— Ah! charmant! charmant! ma parole d'honneur!... s'écria Fenestrange qui faisait tous ses efforts pour rire de ce sarcasme, bien qu'il lui eût été cependant à l'endroit le plus sensible du cœur.

Landry était de retour, et, en s'excusant de ne pouvoir compléter, d'une façon plus digne, le repas de son

maître, il avait posé sur la table le fromage, le pain bis, un peu de lard fumé et deux flacons à tête chenue trouvés à la cave avec leurs banderolles flottantes de toiles d'araignée. Il avait pris, pour éclairer le festin, deux massifs candélabres d'argent de forme on ne peut plus curieuse; mais les bougies avaient manqué et le suif le plus vulgaire brûlait dans ces flambeaux aristocratiques.

Tout était préparé. Landry se retira avec cette réserve respectueuse qui semble même craindre de se permettre l'indiscrétion involontairé du regard et l'interprétation instinctive de la pensée; il prévint seulement le vicomte que deux chambres qu'il indiqua allaient être prêtes, et que le lendemain il viendrait prendre les ordres de son maître.

— Savez-vous, ma toute belle, fit Fenestrange, après s'être attablé avec Florentine et en jetant des yeux déjà petillants sur sa séduisante commensale, que je n'aurai jamais fait de meilleur souper que ce repas mi-parti de gentilhomme et de paysan. Cela tient sans doute à ce que jamais si charmante perspective n'aura aiguillonné mon appétit.

— Il est réel que cela ne ressemble en rien à nos soupers habituels aux Frères-Provençaux ou à la Maison-d'Or, répondit Florentine en portant à ses lèvres le premier verre de madère patriarcal... Ce souper est déjà une infidélité, et voilà pourquoi le seul aspect nous en plaît tant, peut-être.

Le repas s'anima sous la verve réveillée du vieux gentilhomme, reporté par la pensée à ses bonnes fortunes dans les coulisses de l'Académie royale de musique au temps heureux de la Restauration. Quant à Florentine, toujours nonchalante et sarcastique, elle soutenait la lutte avec la plus merveilleuse désinvolture et se jouait de son adorateur, dont les entraînements étaient d'autant plus puissants que cette divinité blasée n'en ressentait aucunement de son côté l'influence.

Tout en dévorant avec appétit sa part de cet étrange médianoche, l'ancien officier de la garde royale entremêlait ses attaques galantes de fréquents appels à ses souvenirs de guerre et d'aventures. Il racontait à Florentine comment son château, ayant été mis sous le nom de madame de Fenestrange, avait pu échapper aux conséquences de la proscription qui avait pesé sur lui. Une perquisition y avait été faite par la justice; mais le propriétaire y avait fait faire une cachette si habile, que les gens de loi n'avaient pu la découvrir.

— Savez-vous pourquoi j'avais voulu rendre cette cachette si impénétrable? continua le vicomte, en souriant de son air le plus roué : c'est qu'elle était destinée à mettre non-seulement nos secrets politiques à l'abri de la justice, mais à défendre des mystères amoureux contre madame de Fenestrange elle-même; et tenez, ajouta-t-il, je parie qu'ils sont encore aussi en sûreté à l'heure qu'il est que le jour...

En parlant ainsi, le vicomte se dirigea vers la cheminée, s'agenouilla sur le foyer, et, écartant les cendres, il fit jouer le ressort d'une petite plaque, à peine perceptible même pour ceux qui, en connaissant l'existence, se seraient couchés à plat ventre pour l'apercevoir. Il tira avec effort de dessous cette plaque quelques papiers jaunis, une liasse de lettres et un petit portrait en miniature fixé dans un médaillon.

Florentine s'était emparée avidement de la miniature, bien que le vicomte eût cherché à la dissimuler, et elle la contemplait avec une certaine curiosité, car il lui avait paru tout d'abord que la personne dont le peintre avait reproduit les traits ne lui était pas inconnue.

—Une ancienne maîtresse sans doute? fit la danseuse.

Le gentilhomme répondit par une de ces nonchalantes dénégations qui pouvaient ressembler à un aveu.

— Je vous fais compliment, vicomte, reprit Florentine, je vois que vous avez tout aussi bon goût en fait d'illégitimité qu'en fait de légitimité... Une charmante femme et une adorable maîtresse... Diable! cela ne se voit pas tous les jours, et il est bon de cumuler ainsi... c'est rare, à ce qu'on dit. Oh! les hommes! les hommes! ce sont tous des monstres!

— Vous trouvez, ma charmante?

— Je trouve... Ah çà! pourquoi n'épousez-vous pas votre maîtresse, maintenant que votre femme est morte?

— Qui vous dit que la personne dont vous avez le portrait soit libre, et même existe encore?

—J'en fais volontiers le pari avec vous, vicomte.

— Eh bien! nommez-la tout de suite.

— Je ne suis pas encore assez sûre de mon fait; mais j'y parviendrai.

— A la bonne heure! Quel sera notre enjeu?

— Une discrétion. Cela vous convient-il?

— Je n'osais pas vous le proposer.

— Touchez là, vicomte, c'est un marché conclu; et maintenant vous allez me montrer les lettres... des lettres de grande dame, sans doute. Oh! je grille d'envie de voir comment elles s'y prennent pour aller sur nos brisées.

— Impossible, ma charmante, ce serait vous donner trop d'avantages sur moi, et j'ai tant à cœur de gagner mon pari!

— Vous me refusez?... Je vous avertis que je vais vous bouder, vicomte... Je ne vous adresserai plus une parole, à moins que vous ne me montriez au moins une de ces lettres... une seule, entendez-vous? à votre choix... Vous voyez que je ne suis pas bien exigeante.

— Demandez-moi tout ici, ma souveraine; tout excepté ces lettres.

— Oui-da! Vous êtes bien mystérieux, vicomte; prenez garde de me faire deviner trop vite.

Au moment où Florentine prononçait ces dernières paroles, un changement marqué se fit dans sa physionomie. Le caractère de dédain et de nonchalance voluptueuse

qui y était empreint, fit place à l'expression de la méchanceté et de la haine. Fenestrange lui-même en fut frappé.

— Qu'est-ce? que voulez-vous dire? fit-il avec quelque inquiétude.

— Je veux dire, reprit Florentine d'un ton plein de sarcasme et d'amertume, qu'il y a des grandes dames qui, après avoir eu des amants tant qu'elles ont été jeunes, trouvent très-extraordinaire que leurs fils se permettent d'avoir des maîtresses. Les grandes dames dont je parle poussent si loin l'amour maternel, qu'on en a vu plus d'une, pour sauvegarder leurs fils contre nos séductions, se faire honnêtement les pourvoyeuses de leurs plaisirs et transporter le Parc-aux-Cerfs au fond de quelque vertueux hôtel de votre faubourg Saint-Germain. Maintenant, vicomte, vous voyez que vous êtes à ma merci, n'est-ce pas? Nous avons parié ensemble une discrétion. J'ai gagné. Remettez-moi l'une des lettres de madame la marquise de Morvilliers!...

Fenestrange était atterré. Ce tête-à-tête, inauguré sous de charmants auspices, et auquel il entrevoyait un dénoûment plus charmant encore, ce tête-à-tête allait se terminer comme un acte de tragédie. Interdit, éperdu, il s'écria :

— Un gentilhomme n'a que sa parole : prenez au hasard une lettre dans ce paquet; mais promettez-moi, d'abord et avant tout, que vous n'en ferez pas mauvais usage.

Florentine eut un de ces sourires dont il est impossible de définir le sens et la portée, sourire dans lequel l'orgueil satisfait le disputait à je ne sais quelle pensée de haine et peut-être même de vengeance; puis elle prit nonchalamment une des lettres dans le paquet que lui tendait Fenestrange, et, sans même l'ouvrir, elle la plaça dans son corsage.

— Vous êtes un grand enfant, dit-elle ensuite au vicomte, en laissant tomber sur lui l'un de ces regards de sirène dont elle connaissait si bien l'irrésistible influence. J'emporte cette lettre pour la lire plus à mon aise, et je vous la rendrai... quand vous viendrez me la redemander vous-même, à Paris, chez moi.

Fenestrange, transporté, saisit la main de sa belle commensale et la porta amoureusement à ses lèvres.

— Ah çà! fit Florentine en laissant voir dans le plus gracieux bâillement une double rangée de petites dents d'une éclatante blancheur, il est bien tard, et je voudrais dormir pour me reposer des fatigues de notre long voyage. Noble seigneur châtelain, puisque vous voulez bien m'offrir l'hospitalité dans votre manoir, vous plaît-il de me faire indiquer ma chambre?

— Je vais, répondit Fenestrange en s'armant d'un candélabre, vous y conduire moi-même, si vous le permettez, ma reine!

— Accordé, dit Florentine; mais vous voudrez bien, vicomte, vous arrêter à la porte de la chambre, car en

Vendée comme en Espagne, on ne touche pas à la reine.

Subjugué par l'aplomb de son interlocutrice, le vicomte obéit, en se promettant bien de prendre tôt ou tard sa revanche.

Quant à Florentine, son premier soin, dès qu'elle se trouva seule, fut de prendre lecture de l'amoureuse épître que le hasard avait mise entre ses mains; puis elle se coucha avec une sécurité parfaite et s'endormit en ruminant sa vengeance.

---

## II.

Nous reviendrons maintenant à l'hôtel de Morvilliers, au moment même où la marquise avait remis à l'un de ses gens la lettre destinée à presser l'arrivée du vieux curé, lettre détournée, on le sait, de sa destination, par une de ces fraudes que la morale publique réprouve sévèrement, mais que l'amour rend parfois excusables.

Dès ce moment, un malaise inexplicable sembla glacer vis-à-vis l'un de l'autre la mère et le fils. Tristan cessa de se plaindre, madame de Morvilliers n'osa plus le consoler. Quand le dîner fut servi, les deux convives s'assirent en face l'un de l'autre, touchant à peine aux mets qui leur étaient présentés, et, à de rares intervalles seulement, quelques paroles insignifiantes vinrent résonner dans le vide de ce double mutisme.

La marquise et son fils avaient simultanément les yeux baissés : la marquise, accablée par le souvenir d'une de ces capitulations intérieures que la conscience déchire éternellement après qu'on les lui a imposées; Tristan, sous la préoccupation de vœux tumultueux, de désirs inavoués qu'avait ranimés en lui la révélation qu'il avait surprise.

On passa la soirée dans le même embarras, dans la même réserve, la mère se hasardant à peine à parler, tremblant surtout d'évoquer le souvenir de Louise, comme si elle eût dû, en prononçant ce nom, éveiller le remords qu'elle espérait endormir; Tristan, rêveur, distrait, mais n'osant pas s'en aller avant l'heure ordinaire, et redoutant déjà instinctivement que la moindre hâte dans son départ ne fût, vis-à-vis de sa mère, une confession de projets vaguement coupables, projets dont la marquise de Morvilliers avait été sans doute involontairement entraînée à se faire la complice.

En quittant sa mère, Tristan, comme les jours précédents, lui avait annoncé sa visite pour le lendemain; mais le lendemain il ne parut pas à l'hôtel, et ne prit même pas le soin (auquel il ne manquait jamais d'ordinaire) de se faire excuser.

On devine sans peine quels furent les tourments de la marquise, à quelles cruelles conjectures elle se livra comme complément des pressentiments funestes qui l'avaient agitée durant toute cette journée; sa conscience

avait renouvelé ces impressions pénibles et vengeresses avec d'autant plus de force, que la réflexion les avait aggravées.

Le soir venu, la marquise, de plus en plus agitée et inquiète, privée d'ailleurs de l'assistance de Fenestrange qui n'avait pas encore reparu à Paris, prit le parti d'envoyer chez son fils un domestique de confiance, armé des plus expresses recommandations pour connaître et scruter, au besoin, les causes de l'absence de Tristan. Ce messager revint bientôt et raconta à la marquise que M. le comte Tristan était sorti avec son valet de chambre, qu'il semblait fort agité, et qu'enfin depuis le matin on ne l'avait pas revu.

Ces nouvelles n'étaient pas faites pour calmer les inquiétudes de la marquise, qui s'arrêta immédiatement à cette pensée, qu'une seule personne était en position de lui fournir des renseignements précis sur le compte de son fils.

Cette personne pouvait-elle être autre que Louise auprès de laquelle il était évident que Tristan avait dû chercher à pénétrer, à laquelle il avait écrit tout au moins?

La marquise, on s'en souvient sans doute, en se séparant de sa lectrice, lui avait indiqué elle-même la maison dans laquelle elle lui avait promis de venir procéder elle-même à son installation, et d'adoucir par ses visites les ennuis de la claustration à laquelle Louise se condamnait jusqu'à l'arrivée de son oncle. Mais si, plus d'une

fois depuis la veille au soir, la pensée était venue à madame de Morvilliers d'accomplir la promesse qu'elle avait faite à la jeune fille, toujours le courage lui avait manqué pour l'exécuter. De quel front aborderait-elle l'orpheline qui avait été confiée à sa garde par un ministre de la religion, après avoir laissé pénétrer le secret d'où dépendait peut-être l'honneur de cette jeune fille? Pourrait-elle bien, elle, la marquise de Morvilliers, alliée aux premières maisons de France, environnée de l'estime et de la considération générales, regarder sans rougir l'humble nièce d'un pauvre curé de campagne?

A ce moment pourtant, et surexcitée par des anxiétés que doublaient encore les indices recueillis par son domestique, madame de Morvilliers demanda sa voiture, et se fit conduire au Marais, dans la maison occupée par les anciens serviteurs de l'amiral de Morvilliers, et où Louise avait dû chercher un asile.

Quelque chose lui disait que c'était là seulement (dût sa conscience s'y soulever plus douloureusement encore) qu'elle pourrait mettre un terme à l'incertitude qui la déchirait.

Arrivée à la maison qu'elle avait pris soin de désigner elle-même à sa lectrice, et, descendue de sa voiture avec effort, la marquise de Morvilliers demanda d'abord à parler aux anciens serviteurs qui occupaient cette maison. On lui dit qu'ils étaient à la campagne.

— Mais, ajouta-t-elle avec inquiétude, n'y a-t-il pas

quelqu'un ici pour les remplacer?... Une jeune personne ne s'est-elle pas présentée hier... de ma part... pour choisir un logement dans cette maison?... Cette jeune personne est chez elle, sans doute... ne puis-je la voir?

Une bonne grosse servante, à laquelle ces questions étaient adressées, se mit à contempler madame de Morvilliers avec une certaine défiance, comme si elle hésitait à répondre ; enfin elle parut à grand'peine se rassurer en observant l'extérieur si respectable de la marquise, et lui indiqua, en balbutiant, le logement de Louise, qui était situé au deuxième étage.

La marquise monta péniblement les degrés, et porta à la sonnette une main tellement agitée, qu'elle eut peine à la saisir, et que la sonnette frémit à peine sous ce faible contact. On ne répondit pas. La marquise sonna plus vivement.. on ne répondit point encore... La marquise ne savait, dans les cruelles appréhensions auxquelles elle était en proie, si elle devait désirer de voir Louise, ou préférer encore d'être obligée de se retirer sans avoir parlé à la jeune fille; mais, au moment où elle remettait la main sur la rampe pour descendre l'escalier, une lumière brilla derrière la porte, et l'on put distinguer l'ombre d'une tête qui se couchait vers la serrure pour regarder à l'extérieur. Un instant après, la porte s'ouvrit avec une certaine vivacité, et Louise, pâle comme une ombre, se dressa devant la marquise à qui elle fit signe d'entrer.

La marquise suivit en frémissant sa jeune lectrice, qui l'invita à s'asseoir.

Dominée encore par ses inquiétudes, madame de Morvilliers allait prononcer le nom de Tristan; mais ce nom expira sur ses lèvres... Elle ne put articuler que quelques mots insignifiants.

— Louise, je viens... bien tard sans doute; mais, ce matin, je n'ai pu me rendre auprès de vous, comme je vous l'avais promis.

— Je vous ai attendue, en effet, madame la marquise, répondit Louise avec un accent glacial, mais à présent je ne vous attendais plus.

La marquise demeura atterrée sous cette froide parole; cependant elle appréhenda un instant de s'être méprise, et frémit en pensant qu'il pouvait y avoir là quelque allusion à un malheur arrivé à son fils. Cette appréhension lui rendit la force nécessaire pour parler de lui.

— Mon fils!... dit-elle, mon fils!... est-ce que vous auriez quelque chose à m'apprendre sur Tristan?

— Votre fils!... Ah! c'est lui que vous venez me demander, madame la marquise? repartit Louise avec un indicible accent d'indignation profonde et concentrée.

Madame de Morvilliers pâlit et sentit son cœur défaillir.

— Votre fils... continua Louise. Ah! je le conçois! vous n'étiez pas assez sûre de l'issue que pourraient avoir les piéges qu'il tendait à une pauvre fille... vous doutiez encore de sa victoire... vous avez voulu vous as-

surer par vous-même du succès de votre complot commun!

La marquise fit un geste qui était à la fois une dénégation et une supplication.

— Oh! ne cherchez pas à nier, madame... M. le comte de Morvilliers a su que je n'étais point partie pour la Vendée; il a su qu'entre mille retraites que je pouvais choisir, c'était celle-ci à laquelle je m'étais arrêtée, madame; il n'a pu le savoir que parce que vous le lui avez dit ou parce que vous lui avez laissé voir ma lettre... confiée à votre loyauté et à votre foi comme un dernier salut! Cette lettre, vous ne la lui avez pas seulement laissé voir, vous la lui avez livrée! car M. de Morvilliers m'a avoué ici même qu'il l'avait reprise et brûlée, que mon oncle ne viendrait pas, et qu'ainsi, par une entente abominable, par une indigne trahison que confessent votre trouble et votre pâleur, j'étais abandonnée, sans protection, sans appui, sans espoir, aux fantaisies et aux distractions du dernier rejeton de la famille des Morvilliers. Ne faut-il pas, comme dit M. le vicomte de Fenestrange, que jeunesse se passe?

— Louise, ne croyez pas... balbutia la marquise.

— Écoutez-moi, madame... Je suis orpheline, reprit Louise, et je n'ai jamais connu ma famille; ainsi Dieu lui-même m'avait mise sous la sauvegarde de tous les sentiments de piété et de générosité instinctives qu'il ne permet pas même à l'humanité la plus dégradée d'oublier

jamais!... Un bon curé se chargea de moi!... Il n'avait pas cru devoir me confier à de meilleures, à de plus honorables mains qu'à celles de la marquise de Morvilliers!... madame de Morvilliers, que tant d'œuvres pieuses et charitables signalaient à la vénération de toute une contrée!... madame de Morvilliers, que nos paysans vendéens considèrent comme une sainte!... Pourtant, et avant même que j'entrasse dans Paris, Dieu m'avait envoyé un avertissement, car il avait permis que je reçusse un cruel outrage du représentant de cette maison à laquelle j'allais demander asile... Vos prières, madame, le respect, l'affection que vous m'inspiriez, m'avaient déterminée à rester tant qu'un souvenir pénible ne viendrait pas se placer entre moi et M. Tristan de Morvilliers... Ce dernier lien du silence a été un jour brisé, et quoique obligée de rougir devant votre fils, je crus devoir au repentir qu'il me témoignait, à l'intérêt que vous n'avez cessé de me prodiguer vous-même, de ne pas me séparer si brusquement de celle qui me semblait une mère adoptive; peut-être même, me refusant à suivre les avertissements réitérés que le ciel m'envoyait, aurais-je consenti à rester auprès de vous... Les instances, les obsessions de votre fils, qui auraient été bien insensées si elles n'étaient pas bien coupables, ont achevé de m'éclairer. J'ai compris qu'il n'y avait plus de salut pour moi que dans la fuite... Elle est devenue un devoir en même temps qu'une ressource suprême au mo-

ment où, partageant vos terreurs, émue de vos angoisses, j'ai consenti à me compromettre aux yeux de M. de Morvilliers, à légitimer presque un espoir qui est ma honte!... Et maintenant, madame, me deviez-vous refuser toute compassion, toute pitié, au moment même où je venais de vous donner une telle preuve de dévouement.

Et lorsqu'il ne restait plus qu'une seule voie pour échapper à des périls que, dans votre seul intérêt, j'avais attirés sur ma tête, était-ce vous, vous! madame, que je devais m'attendre à rencontrer entre moi et mon honneur!...

— Louise! Louise! murmura la marquise, je sens que j'ai mérité vos reproches, mais je suis mère... plaignez-moi!...

— Il est vrai, reprit impétueusement la jeune fille en détournant son regard pour éviter de rencontrer celui de madame de Morvilliers qui, le front courbé devant elle, semblait lui demander grâce, il est vrai que si votre fils eût perdu tout espoir de se faire aimer de votre lectrice, peut-être se fût-il rejeté dans cette existence folle, désordonnée, où il consumait son sang, sa fortune et son avenir. On savait bien que s'il séduisait obscurément quelque humble jeune fille sans défense et sans appui, il n'y avait là ni scandale, ni ruine à redouter!... c'est plus sûr et à bien meilleur marché... Qu'importaient la honte, la mort même de la malheureuse orpheline?

Votre fils vous restait, votre but était atteint, puisque chez vous tout est sauvé lorsque la fortune, lorsque l'ambition n'ont plus rien à redouter! Mais moi, madame, moi... si, frappée dans mon seul bien, ma vertu et ma réputation, j'avais été perdue, est-ce que vous jugeriez encore votre blason si pur, et, en le regardant avec orgueil, n'auriez-vous pas tremblé dans votre conscience de le ternir de votre souffle.

La marquise était muette et atterrée; le front baissé, la voix éteinte, courbée sous le poids du remords, elle ne cherchait ni à se justifier ni à se défendre...

— Maintenant, madame, conseillez-moi, reprit Louise, avec le même accent de douleur et d'amertume : que faut-il que je fasse? J'ai eu à subir ici une scène terrible! Votre fils a pénétré dans mon asile, sans craindre de me diffamer par une esclandre qui pouvait retentir au delà des murs de cette maison... J'ai fait ce que je devais; j'ai repoussé ses prières, ses offres insensées de me donner et son nom et sa main... Je lui ai ordonné de s'éloigner de cette retraite, où sa présence était ma perte; j'aurais dû fuir moi-même, et, sans perdre un instant, quitter Paris, la ville du malheur et de la honte, pour aller retrouver mon oncle, dont on a si perfidement empêché l'arrivée!... Mais votre fils m'avait déclaré que ce logis était entouré, gardé par ses gens, et que, lui vivant, je ne sortirais pas d'ici. Oui, il a osé faire, en ma présence, un serment horrible, impie!... il a juré qu'il m'empê-

cherait à tout prix de quitter cette maison pour aller chercher un refuge auprès du vénérable parent que jamais je n'aurais dû quitter! « Louise! m'a-t-il dit en partant, puisque vous ne voulez pas m'aimer, puisque vous me réduisez au désespoir, vous ne sortirez d'ici qu'en passant sur mon cadavre! » Je sais qu'il y a des lois protectrices de la sécurité des personnes, je sais que je puis envoyer chercher un agent de l'autorité, qui me défendra au besoin contre un nouveau scandale; mais bien que j'aie acheté chèrement le droit de représailles, je ne veux point en user contre une famille qui m'a donné l'hospitalité, et dans laquelle, avant ces derniers jours, je n'avais trouvé que des bienfaiteurs et des amis. Dans cette triste extrémité, c'est encore à vous que j'ai recours, madame la marquise... Conseillez-moi! que faut-il que je fasse?

La marquise se leva. Son front sembla se rasséréner avec la pensée de l'expiation. Longtemps bourrelée par ses remords, accablée par de cruelles angoisses, elle retrouva sa force et sa liberté lorsque sa conscience vint l'illuminer subitement de la pensée d'un noble et douloureux rachat.

— Ce qu'il faut que vous fassiez, Louise, dit-elle enfin, il faut que vous veniez avec moi... ma voiture est là... je vais vous conduire moi-même au chemin de fer; vous pourrez profiter du prochain départ, et nous verrons si mon fils osera vous arrêter quand vous serez sous

la protection de sa mère... Et maintenant, si vous apprenez jamais tout ce qu'aura coûté à mon fils le désespoir de vous avoir perdue, si l'on vient vous parler des larmes et de la douleur d'une malheureuse mère, peut-être penserez-vous que, coupable un moment peut-être, j'ai bien cruellement reconquis un titre à votre pardon et à celui de Dieu!

Toute autre que Louise eût senti sans doute son cœur se fondre devant l'élan du repentir de la marquise de Morvilliers, devant cette mère vénérable inclinant sous le poids de l'expiation sa tête blanchie avant le temps par d'autres douleurs non moins poignantes; mais il y avait dans le caractère de Louise je ne sais quoi d'inexorable, un certain sentiment de défiance et d'obstination natives, qui semblait défendre les abords de ce cœur au fond si plein de vertus et de noble dévouement, de même que ces dragons terribles et que ces chimères fantastiques qui, dans les légendes des fées, gardent l'entrée des palais remplis des plus inestimables trésors.

Après un moment d'hésitation, et comme si elle n'était pas encore pleinement rassurée, Louise se tourna vers la marquise en lui disant :

— Madame, je suis prête à vous suivre.

Tout était déjà disposé pour un départ que la jeune fille n'avait retardé que dans la crainte d'une catastrophe malheureusement facile à prévoir avec l'exaltation de Tristan. Bientôt sa modeste malle fut portée dans la voiture de la marquise.

Soit que l'audacieux poursuivant qui osait tenir ainsi Louise prisonnière dans l'asile où elle s'était réfugiée craignît de continuer ses persécutions jusque sous les yeux et presque dans les bras de sa mère; soit plutôt que ni lui ni ses gens n'eussent deviné que la portière armoriée s'était refermée sur la jeune lectrice en même temps que sur la marquise, la voiture roula jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans sans rencontrer le moindre obstacle, et sans que la jeune fille et sa protectrice fussent même inquiétées par quelque rencontre suspecte.

On arriva à l'embarcadère.

Louise, jusqu'alors, avait été froide, silencieuse, immobile auprès de madame de Morvilliers, qui acceptait, de son côté, avec une résignation muette et une soumission bien pénible, le châtiment qu'elle croyait avoir mérité; mais, au moment de mettre le pied dans le wagon qui allait l'emporter si rapidement vers son pays natal, comme s'il était donné à l'homme, par un pouvoir magique, de suivre lui-même son regard dans l'espace, Louise sentit se fondre dans sa propre douleur tout ce que la plus légitime indignation avait accumulé sur son cœur de ressentiments et d'amertumes... elle se jeta dans les bras de la marquise, et toutes deux se tinrent longtemps embrassées, oubliant tout ce qui les séparait, l'âge, le rang, la fortune, l'antagonisme de leurs intérêts et de leurs vœux! Réunies et confondues seulement dans cette

grande et imprescriptible égalité, la souffrance! premier et salutaire avertissement où se presse déjà l'inexorable puissance d'un plus terrible niveau!

La marquise dut se séparer enfin de Louise!... La locomotive frémit en lançant des torrents de fumée, le sifflet du mécanicien se fit entendre, et bientôt le convoi fut entraîné dans son parcours inflexible qu'on ne peut, si amoureux ou si riche qu'on puisse être, arrêter ni devancer. Mais au moment où, quittant l'embarcadère, la marquise, appuyée sur le bras de son domestique, s'apprêtait à remonter dans sa voiture, elle aperçut Tristan debout et pâle devant elle, et semblable à l'un de ces moribonds qui se redressent par une dernière convulsion au moment où ils vont tomber frappés de mort!

Le malheureux jeune homme, après que sa mère était sortie de la maison où Louise s'était réfugiée, avait de nouveau tenté de revoir la jeune fille, et il avait pu enfin se convaincre qu'elle avait fui!

— Elle est partie!... elle est partie! ma mère, s'écria-t-il avec la déchirante explosion d'une douleur indicible...

La marquise de Morvilliers fit de la tête un signe affirmatif.

— Ah! ma mère... repartit Tristan d'une voix sombre et presque éteinte par le désespoir... Louise était ma vie!... Elle est partie!... à présent, votre fils n'a plus qu'à mourir!

A peine il eut prononcé ces derniers mots, qu'il se jeta dans les bras de sa mère en sanglotant.

Il fallut le porter dans la voiture comme une masse inerte.

---

## III.

Le cœur des mères est inépuisable en souffrance. Après la douloureuse expiation accomplie par madame de Morvilliers, les dernières paroles de son fils l'avaient jetée dans un nouvel abîme d'angoisses et presque de remords; car dans cette inévitable fatalité qui s'attachait depuis quelque temps à toutes les démarches de la marquise, elle se reprochait encore plus amèrement peut-être le scrupule généreux auquel elle avait cédé, en arrachant définitivement sa jeune lectrice à de nouvelles tentatives de rapt ou de séduction, que les capitulations de conscience qui l'avaient rendue un moment la complice de son fils.

S'il devait y avoir péril de la vie pour Louise ou pour Tristan, la marquise de Morvilliers n'était-elle pas mère avant tout, et, à ce titre, son choix pouvait-il être douteux?

Cependant, les anxiétés de la marquise auraient été plus pénibles encore si elle avait dû être séparée de son fils; heureusement Tristan ressentait ce besoin d'expan-

sion si naturel, et Tristan n'avait que sa mère à qui il pût parler de Louise !

La marquise avait donc ramené son fils à l'hôtel de Morvilliers, et avait obtenu de lui, à force de prières, qu'il ne quittât pas l'hôtel; mais le malheureux jeune homme ne s'était point couché, et il avait passé la nuit à essayer d'écrire vingt lettres pour Louise, lettres qu'il déchirait aussitôt après les avoir commencées. Le jour vint que Tristan écrivait encore.

Après avoir assisté au déjeuner, auquel sa mère ne fit pas plus honneur que lui, Tristan avait senti cependant la fatigue matérielle vaincre sa douleur, et, rentré dans sa chambre, il ne tarda pas à succomber à un long assoupissement.

La marquise se sentait à peine un peu plus calme en songeant que son fils reposait, lorsqu'on annonça le vicomte de Fenestrange.

Madame de Morvilliers n'avait pas revu l'audacieux vicomte depuis son amoureuse ascension; elle était au fait, toutefois, de ses exploits aéronautiques, et, à son entrée, elle l'accueillit avec un de ces sourires de raillerie amicale, mais pleins d'une douce mélancolie, où se traduisait cette petite méchanceté du cœur plus douce encore que la bienveillance des indifférents.

— On sait de vos nouvelles, dit-elle, bel Astolphe, qui, sans doute, alliez chercher dans la lune la raison d'un autre Roland. Au moins en preniez-vous le che-

min?... Après cela, vous auriez pu être personnellement intéressé dans la commission!

Fenestrange se troubla, et un observateur attentif eût pu deviner que ce qui aurait été à peine une sorte de confusion satisfaite chez lui vis-à-vis de toute autre personne, devenait un embarras et un malaise réels en présence de madame de Morvilliers.

— Ma foi, marquise, reprit Fenestrange, visiblement empressé de détourner la conversation, ce qui semblait une folie s'est trouvé être en résumé un acte des plus raisonnables... J'ai été transporté avec beaucoup plus de rapidité, sinon d'économie, au château de Fenestrange, et je me suis trouvé faire sans y penser, et malgré moi, ce voyage que j'avais différé à mon retour en France, pressé que j'étais de revoir d'abord la capitale où vous étiez... et là... à mon château, je vous prie de le croire, chère marquise, j'ai retrouvé bien des souvenirs!

— Oui, les souvenirs de madame de Fenestrange, reprit madame de Morvilliers d'un ton qui semblait indiquer la volonté énergique que la conversation n'allât point plus loin sur ce terrain... Mais, voyons, contez-moi les détails de votre voyage, vos impressions et celles de la séduisante fée qui vous a enlevé avec elle dans les airs.

— Mon voyage!... oh! c'est inutile, répondit le vicomte : notre conducteur aérien en aura rédigé un récit qui paraîtra sans doute dans quelque journal... Mais il faut bien,

ajouta-t-il avec quelque hésitation, que j'arrive à un accident qui devra vous intéresser davantage. Marquise... voudriez-vous vous reporter aux souvenirs que nous retrace ceci?

Et Fenestrange tira de sa poche un paquet de lettres.

La marquise devint fort rouge, et détourna d'abord involontairement ses regards à la vue des lettres que le vicomte lui présentait, comme si elle avait dû toucher à un remords matérialisé; puis, cédant à des sentiments qu'il serait trop long d'analyser, elle saisit vivement le paquet.

—Je vous remercie, vicomte, dit-elle d'une voix émue, mais avec une résolution bien arrêtée, de m'avoir permis d'anéantir, en me les faisant retrouver, ces dernières traces d'un passé qui doit être à jamais oublié, d'une faute qui ne doit survivre en nous que par l'expiation, puisque Dieu n'a pas voulu qu'un autre témoignage lui fût conservé!... Que ces lettres disparaissent de même.

—Quoi! vous voulez les détruire! s'écria Fenestrange, mes plus doux souvenirs. . ma consolation! Je m'y oppose, entendez-vous, marquise? C'est moi qui, au temps jadis, ai pris soin de réunir toutes ces lettres et de marquer chacune d'elles d'un chiffre, de peur d'en égarer une seule. Pensez-vous que cette précieuse collection me soit aujourd'hui moins chère? Oh! non, vous ne le pensez pas! D'ailleurs, permettez-moi d'ajouter qu'il s'agit d'une question de propriété.

— Je pourrais, si j'étais cruelle, reprit la marquise, vous rappeler en quelle compagnie vous étiez lorsque vous avez retrouvé ces lettres! mais aucune amertume ne se mêle à la prière que je vais vous faire, et que votre déférence, je l'espère, ne me forcera pas à transformer en une invitation plus précise. Écoutez... je ne suis plus que mère, je vous l'ai dit, et si vous tenez à conserver, mon cher Fenestrange, le seul sentiment que puisse désormais vous offrir mon cœur, une franche et bonne amitié, eh bien! je vous en supplie, que jamais un mot de votre part ne vienne réveiller un repentir que je n'ai la force de supporter que parce que mon fils ignore et ignorera à jamais que sa mère a pu mériter de le subir!... Mon pauvre fils, reprit la marquise, se laissant aller à l'exaltation qu'excitait toujours chez elle ce sujet douloureux, tout à l'heure encore il s'accusait à mes pieds des fautes de sa jeunesse en rappelant la pureté irréprochable de mon passé!... le mérite que j'avais eu à me conserver fidèle à la mémoire d'un mari beaucoup plus âgé que moi et que je n'avais pu aimer... Ah! s'il me fallait perdre son estime par votre faute, s'écria la marquise avec une vive émotion, jamais je ne vous le pardonnerais, Fenestrange; mais, croyez-moi, je n'aurais pas longtemps à vous maudire...

A ce moment Tristan apparut sur le seuil de la porte, pâle encore sous les traces du sommeil fatigant auquel il s'était abandonné quelque temps. La marquise n'eut que

le temps de cacher au plus vite le paquet qu'elle tenait à la main, et sur lequel, d'ailleurs, les regards préoccupés de Tristan ne se fussent sans doute pas portés.

La conversation devint générale; mais on peut comprendre qu'elle dut naturellement être fort languissante, du moment où aucun des trois interlocuteurs ne pouvait parler de l'unique pensée qui le préoccupait. La mère était tout entière aux pénibles sensations réveillées par le passé, à ses inquiétudes maternelles pour l'avenir. Quant à Tristan, il aurait craint de profaner les sentiments qu'il ressentait pour Louise, s'il les avait compromis en présence de Fenestrange, dont il connaissait toute la légèreté. Le vicomte lui-même se sentait mal à l'aise.

Après quelques phrases insignifiantes, il prit congé de la marquise; seulement, il attira dans un coin Tristan, et, d'un air moitié embarrassé, moitié triomphateur, il lui remit un billet de Florentine, dont il déclara négligemment ne pas savoir le contenu; mais, n'étant pas obligé de le croire sur parole, nous dirons au lecteur que l'heureux vicomte ne pensait pas ignorer qu'un congé était signifié par la danseuse à son adorateur infidèle.

Tristan prit le billet; mais, resté seul avec sa mère, il ne voulut même pas l'ouvrir devant elle, par un sentiment de pudeur et de convenance qu'un amour plus chaste et plus digne avait contribué à naturaliser dans son cœur.

Ce ne fut qu'une heure après, à un moment où il se trouva seul, qu'il ouvrit la missive de la danseuse. Cette missive était ainsi conçue :

« Si M. le comte Tristan de Morvilliers n'a pas perdu tout souvenir d'une ancienne amie, elle espère qu'il voudra bien se rendre ce soir au restaurant de la Maison-d'Or, où il pourra apprendre d'ailleurs des détails intéressants sur une personne qui lui est chère.

» FLORENTINE. »

Il y avait à cette lettre un *post-scriptum*, par lequel Florentine annonçait qu'elle avait cru pouvoir accepter le dîner qui lui était offert par le vicomte de Fenestrange, attendu que les commensaux ordinaires de Tristan devaient s'y trouver, et qu'elle se croyait d'ailleurs dorénavant tout à fait dégagée envers le comte de Morvilliers par la conduite qu'il avait tenue envers elle.

Tristan avait besoin d'une semblable diversion pour échapper à la pensée absorbante qui s'était emparée de lui depuis le départ de Louise. D'un autre côté, il trouvait encore un aliment à sa passion dans cet avis mystérieux qui lui était donné par Florentine, et qui ne pouvait s'appliquer, dans sa pensée, qu'à la jeune lectrice.

N'avait-il pas, dans cette circonstance, quelque devoir

à remplir, quelque piége à conjurer? Sous l'impression des inquiétudes nouvelles auxquelles le livrait cet étrange billet, il résolut de se rendre le soir à la Maison-d'Or.

Pendant ce temps-là, madame de Morvilliers était en proie de son côté à une préoccupation aussi cruelle qu'inattendue.

Elle s'était laissée aller à relire ces annales intimes du passé de son cœur, et elle avait remarqué avec inquiétude qu'une lettre manquait, ce qui lui avait été facile à constater, Fenestrange, ainsi qu'on l'a vu, ayant marqué d'un chiffre chacun de ces tendres souvenirs; la marquise prit et reprit, compta et recompta la liasse qui lui avait été remise, mais toujours le fatal numéro faisait défaut.

Pour mettre fin à une inquiétude qui, malgré elle, devenait de l'effroi, elle prit le parti d'écrire de son côté quelques lignes qu'elle se hâta de faire porter au vicomte; mais on répondit que M. de Fenestrange était sorti pour toute la soirée.

Si le lecteur est tant soit peu curieux de le rejoindre, il faut qu'il se transporte avec nous au restaurant de la Maison-d'Or, où l'aéronaute improvisé donnait au baron de Pontauriol, au docteur Godard, au prince Ratanoff et à quelques convives du même monde et des deux sexes un splendide dîner présidé par Florentine, et destiné à célébrer l'heureux dénoûment d'une ascension aérienne qui n'avait pas été exempte de quelques périls. Le repas devait être suivi d'une *tombola*, organisée par les soins de

Florentine elle-même, qui avait reçu, dans cette circonstance, les pleins pouvoirs du vicomte, véritable *amant magnifique* dans toute l'acception du terme. C'était là une façon ingénieuse de payer la bienvenue de l'ancienne noblesse auprès du corps de ballet de la nouvelle République française.

La tombola devait se composer, selon l'usage, de bijoux, d'objets de toilette, d'art ou de fantaisie, de keepsakes, d'albums, et même, disait-on, d'autographes de personnages plus ou moins célèbres. A cet égard, le cœur de Gédéon avait tressailli, lorsqu'on lui avait annoncé qu'une lettre attribuée à la Guimard était un des lots auxquels il pouvait prétendre. La chance d'adjoindre un souvenir de l'ancien Opéra à la collection que le baron avait pu naturellement former dans les coulisses actuelles, avait de quoi faire palpiter le cœur du plus chorégraphique de tous les diplomates passés, présents et à venir.

Quant au prince Ratanoff, il trouvait l'idée de cette tombola charmante et en faisait son compliment à Fenestrange, en répétant avec son flegme accoutumé :

— On n'a vraiment du goût qu'en France.

Florentine s'était efforcée de paraître plus gaie et plus dégagée que jamais; mais on pouvait deviner, à je ne sais quelle contraction de sa bouche, à certains mouvements fébriles et aux élans même de sa joie affectée et presque convulsive, toute l'amertume mal déguisée d'un affront récent et plus cruel que tous les autres.

Dès que le repas fut terminé, il y eut affluence autour de la table sur laquelle on avait disposé les lots de la tombola. C'était à qui, parmi les femmes surtout, prendrait un avant-goût des chances que lui offrait le hasard. Seulement on remarquait, non sans quelque surprise, que le précieux autographe attribué à la Guimard, au lieu d'être livré aux regards et en quelque sorte défloré par une publicité anticipée, avait été, par un raffinement ingénieux, destiné sans doute à stimuler encore davantage la curiosité, renfermé dans un pli cacheté sans aucune espèce d'indication. On procéda au tirage, et nul n'est désireux sans doute de savoir à qui échurent en partage tel ou tel bracelet, tel ou tel camée, tel ou tel album. Aussi bien, pour peu qu'il partage les goûts d'archéologie chorégraphique du baron de Pontauriol, le lecteur aimera mieux savoir jusqu'à quel point le style de ce qu'on appelait jadis les filles d'Opéra a pu se modifier depuis la révolution de 1789.

C'est au prince Ratanoff que l'autographe dont il s'agit fut dévolu par un caprice du sort.

Le sort était représenté dans cette circonstance par mademoiselle Fernande Corniquet, chacune des femmes de la réunion se trouvant appelée, à tour de rôle, à tirer un lot.

— Allons, s'écria Gédéon, pendant que le boyard décachetait le billet, je parie qu'un des souvenirs de la gloire chorégraphique française s'en ira à l'étranger!

Nous en demandons au moins la lecture! C'est bien le moins; ou nous refaisons l'expédition de Russie.

— Oui, la lecture! la lecture! fit-on de toutes parts avec un tel ensemble et une telle puissance d'accentuation, que l'infirmité du prince ne put l'empêcher d'entendre ce qu'on demandait de lui.

Le boyard se mit en devoir de déplier le billet quelque peu jauni qu'il avait entre les mains, et lut, avec cette merveilleuse facilité de prononciation qui caractérise au suprême degré les habitants des bords de la Néva, le poulet dont la teneur suit :

« Qu'êtes-vous devenu depuis un mois que je n'ai plus entendu parler de vous? .. Je me reproche encore d'oser demander de vos nouvelles, d'oser prolonger des liens si coupables, bien qu'il y ait peut-être en ma faveur deux excuses aux yeux de Dieu. »

Un murmure d'étonnement éclata après ces premières phrases. On ne s'attendait point à tant de scrupules dans ce qu'on supposait d'avance être un des mille et un billets musqués de la Guimard, éparpillés dans les vestes brodées avec ses volages amours...

— Il paraît, fit Godard, que c'était après sa première faute... c'était sa première manière... elle en a souvent changé depuis lors... Il n'y a même pas de peintre qui en ait tant changé.

Fenestrange, que sa qualité d'amphitryon avait mis dans le cas de répondre a de nombreuses libations, sinon

même d'en donner l'exemple, n'avait prêté qu'une attention fort distraite à la lecture qu'on venait de faire; cependant, il était évidemment mal à l'aise, et une certaine inquiétude apparaissait sur sa physionomie d'ordinaire si gaie et si ouverte.

Ratanoff continua.

— « Oui... deux excuses, cher vicomte... »

— Tiens! c'était un vicomte! interrompit l'une des femmes; ces vicomtes n'en font jamais d'autre... Ce sont tous des monstres!

— Prenez donc garde à ce que vous dites, reprit ingénument Fernande; notre amphitryon, M. de Fenestrange, n'est-il pas un vicomte?

— Raison de plus, murmura un mauvais plaisant.

Pendant ce temps-là, le prince Ratanoff, sans s'arrêter à ces interruptions que son ouïe rebelle ne percevait pas, continuait impitoyablement sa lecture :

« D'une part, je sais tous les dangers que vous courez, et, d'autre part, notre faute a donné l'existence à une pauvre enfant, chétive et déjà condamnée en naissant! pauvre enfant dont j'attends, en tremblant, des nouvelles!... »

— Oh! pour le coup, s'écria Godard, voilà qui ne sent plus du tout la poudre et les mouches.

Il n'en fallait pas tant pour réveiller tous les souvenirs de Fenestrange, qui, en entendant ces dernières lignes, avait tressailli jusqu'à la moelle des os. Saisi d'une in-

dignation profonde, il venait d'échanger avec Florentine un regard que celle-ci avait supporté avec la plus superbe indifférence, et, s'élançant auprès du prince, il allait lui enlever la lettre qu'il avait eu la coupable faiblesse de laisser entre les mains de la danseuse et dont celle-ci venait de faire un scandaleux usage. Mais, tout à coup, il s'arrêta comme s'il eût été frappé par la foudre. A quelques pas devant lui, il venait d'apercevoir Tristan, qui était entré depuis quelques moments, sans se faire annoncer, au milieu de la préoccupation générale résultant de la lecture d'un semblable document.

Le vicomte comprit aussitôt, mais trop tard, dans quelle pensée intime d'implacable vengeance Florentine s'était approprié l'une de ces lettres dont elle tenait tant à prendre connaissance au château de Fenestrange, et appréciant en même temps par une intuition rapide tous les périls d'une situation que la présence du jeune comte de Morvilliers venait compliquer d'une façon si terrible, il s'écria, en affectant un enjouement à coup sûr bien loin de son esprit comme de son cœur :

— Allons, décidément, c'est une mystification! c'est ce qu'on appelle vulgairement le lot du nigaud. Nous en savons assez à cet égard, et il ne nous reste plus qu'à procéder à l'auto-da-fé de ce prétendu billet doux.

Mais, à ce moment même, et par une de ces fatalités si communes dans le cours ordinaire des événements de la vie, la porte du salon s'ouvrit; un domestique parut, et

s'avançant rapidement vers l'amphitryon, comme s'il avait eu grande hâte et beaucoup de peine à le rencontrer, il remit une lettre entre ses mains, en ajoutant que c'était de la part de madame la marquise de Morvilliers.

Le comte ouvrit précipitamment l'enveloppe, la jeta sur la cheminée, et parcourut le billet, qui, comme on sait, avait justement pour objet de lui réclamer cette lettre si malencontreusement distraite du paquet de correspondance amoureuse enfoui pendant tant d'années sous une plaque de cheminée au château de Fenestrange.

Plus prompte que l'éclair, Florentine s'était saisie de l'enveloppe.

— Mais voyez donc, s'écria-t-elle, en saisissant au vol cette occasion inespérée de couronner sa vengeance, ne dirait-on pas que l'écriture de cette enveloppe est de la même main que la lettre dont on nous donne lecture? Allons, il paraît qu'on s'était trompé! le billet doux n'est pas de la Guimard, c'est tout ce qu'il y a de plus... contemporain. Tenez, prince, ajouta-t-elle en remettant l'enveloppe entre les mains du boyard, je vous en fais juge vous-même, qu'en dites-vous? Je désire que...

Florentine n'acheva pas; un bras terrible avait saisi le sien et le serrait jusqu'à le broyer. Tristan, dans une indicible fureur, avait arraché et la lettre et l'enveloppe des mains du boyard stupéfait, et il écrasait Florentine d'un regard qui épouvantait jusqu'à l'inexorable haine de la courtisane.

Cet épisode produisit une profonde sensation. Le prince seul, hors d'état, par son infirmité même, de se rendre suffisamment compte de ce qui se passait, et blessé d'ailleurs de l'étrange procédé dont il venait d'être l'objet, crut devoir déclarer que l'enveloppe et la lettre étaient l'une et l'autre de la même écriture.

En entendant une pareille déclaration, Tristan ne fut plus maître de lui; sa pâleur devint de la lividité.

— Prince, cria-t-il, en s'approchant du boyard le poing levé et jusqu'à lui effleurer le visage, vous en avez menti, et je ne sais, en vérité, entre cette femme et vous, lequel des deux est le plus lâche.

Une teinte pourprée passa sur le visage blême du boyard; doué d'une force herculéenne, il saisit violemment Tristan à la cravate et le souleva presque de terre. On se jeta entre eux; mais une seconde suffit d'ailleurs au prince pour retrouver son imperturbable sang-froid.

— A merveille, comte, dit-il; demain je saurai comment on se bat en France...

Fenestrange, qui était resté spectateur muet de cette scène de défi, s'avança vers Florentine en proie à une colère qui ne lui eût pas permis peut-être de calculer le traitement qu'il eût infligé à la danseuse; mais Tristan se plaça subitement entre le vicomte et la courtisane.

— C'est à moi seul qu'elle appartient, dit-il.

Puis, se tournant froidement vers Florentine :

— Veux-tu me suivre? ajouta-t-il, j'ai à te parler.

Devant ces paroles, prononcées avec un calme effrayant, toute autre aurait tremblé; mais les sensations indéfinissables auxquelles Florentine était en proie, et où peut-être l'amour (l'amour haineux et immonde) n'avait pas cédé encore tous ses droits à la vengeance, ces sensations étaient trop vives pour se combiner d'aucun alliage de crainte. Florentine suivit Tristan, qui lui indiqua de la main un cabinet latéral.

La porte s'était refermée sur eux!... Le plus morne silence régnait dans ce salon si joyeux quelque temps auparavant, mais où il n'y avait plus pour tout le monde que de sinistres préoccupations, et pour Fenestrange en particulier, que le plus amer remords du penchant imprudent, de l'aveuglement insensé qui l'avait fait la première cause de la honte infligée à la femme qu'il avait le plus aimée au monde!...

Ce silence durait depuis quelques instants, lorsqu'on entendit dans le cabinet où Tristan et Florentine étaient entrés, des cris aigus et le retentissement de ces chocs sourds qui annoncent une lutte terrible. On se précipita vers la porte... on voulut entrer... mais la porte résista.

Enfin elle se rouvrit, et Tristan reparut, traînant à sa suite Florentine qui se débattait en se cachant le visage entre ses mains.

Alors seulement les spectateurs de cette scène terrible purent remarquer que la danseuse était dans un état étrange.

Cette magnifique chevelure dont elle était si fière était coupée; mais la façon inégale dont ses cheveux avaient été tailladés, le sang qui en diaprait par places le blond fauve, tout attestait l'horrible désespoir avec lequel elle avait lutté contre le châtiment qui venait de lui être infligé.

— Autrefois, s'écria Tristan, on coupait les cheveux aux femmes infâmes!... La loi était juste!...

Et il jeta sur le parquet les ciseaux encore ensanglantés et les débris de la chevelure de sa belle maîtresse!...

— Maintenant, ajouta-t-il, en jetant un regard sur le boyard stupéfait, vienne la mort!...

---

## IV

— Allons, ma bonne Catherine, voilà que la chaleur du jour commence à tomber, il faut que je parte. Ma valise est prête, n'est-ce pas? et tu as eu bien soin d'y mettre ma soutane neuve et tout le linge qui m'est nécessaire pour une aussi longue absence? Maintenant, va-t'en seller Cocotte!

Le personnage qui s'exprimait ainsi était un petit homme en costume ecclésiastique, sec, nerveux, aux

traits hâlés par le soleil, au visage profondément ridé, mais plein de bonté, et dont la physionomie empruntait un caractère plus vénérable encore à la chevelure blanche dont elle était encadrée.

Le docteur aura reconnu sans peine, dans ce personnage, le vieux curé vendéen avec lequel il a déjà fait connaissance au commencement de ce récit. Ajoutons bien vite, à présent, que la bonne grosse paysanne à laquelle s'adressait l'allocution qui précède, n'était autre que la servante du vénérable pasteur auquel monseigneur l'évêque d'Angers avait confié, depuis deux ans, le soin de desservir la paroisse de ***. C'est à une très-petite distance de ce bourg qu'était situé, comme on sait, le magnifique domaine où la marquise de Morvilliers avait coutume de se rendre tous les ans vers le milieu de l'été, et où elle prolongeait sa résidence jusqu'au mois de novembre.

Catherine, qui, malgré le double fardeau des longs hivers qu'elle avait traversés et d'un embonpoint sans cesse croissant, n'était pas femme à demeurer un seul moment oisive, était occupée à filer au rouet, lorsque l'interpellation de son vieux maître vint frapper son oreille. Elle se leva avec une vivacité qui témoignait à la fois de son obéissance et de l'activité que les années n'avaient pu lui faire perdre.

— Monsieur le curé, dit-elle en comprimant un soupir et une larme, puisque vous le voulez ainsi, je m'en vais

seller Cocotte; mais il fait encore bien chaud; le temps est à l'orage, et tout à l'heure, sous votre respect, j'ai cru que j'allais m'endormir sur mon escabeau. M'est avis que vous feriez mieux d'attendre encore.

— Je ne puis, ma bonne Catherine. C'est demain que j'entre en retraite à l'évêché. Il y a douze lieues d'ici là. C'est l'affaire de deux étapes. Il faut que j'en aie fait une ce soir, et je suis attendu, à cet effet, aujourd'hui même, à la tombée de la nuit, chez un confrère qui veut bien me donner à souper et à coucher. Demain à la pointe du jour et dès que Cocotte sera reposée, je me remettrai en route, et j'arriverai à l'évêché dans la matinée. Oh! j'ai bien fait tous mes calculs, va!

— Sans doute, monsieur le curé, mais si l'orage vous surprend sur le chemin?

— Eh bien! il ne manque pas d'arbres pour mettre à l'abri les serviteurs du bon Dieu. Depuis quarante ans, vienne la Saint-Louis, que j'exerce le saint ministère dans ce diocèse, il m'est arrivé bien des fois de me trouver en route par un orage, et je n'en suis pas mort, comme tu vois.

— Ah! Seigneur mon Dieu, comme le temps va me paraître long, monsieur le curé, durant votre absence! Voyez comme tout le monde en est triste, à commencer par ce pauvre Toby qui est là près de la porte, la queue et l'oreille basses; il sent que vous allez partir, monsieur le curé.

— En effet. Pauvre chien! il est si fidèle et de si

fidèle et de si bonne garde! Malheureusement, il ne vaut pas grand'chose à présent. Il se fait vieux comme son maître, comme toi, Catherine. Nous sommes tous vieux ici.

— Oui, tous, monsieur le curé, excepté mademoiselle Louise pourtant. Ah! si elle était ici cette bonne et chère demoiselle, la cure ne me paraîtrait pas si vide et si désolée.

— Tu sais, Catherine, quels devoirs la retiennent à Paris?

— Je le sais, monsieur le curé, mais je sais aussi, puisque vous avez bien voulu me le dire vous-même, que la pauvre demoiselle s'ennuie loin de nous, dans cette grande ville de Paris, où elle ne retrouve plus nos ajoncs, nos genêts en fleur, et ces grands bois, et ces vertes prairies qu'elle aime tant. Vous lui aviez promis d'aller la rechercher, monsieur le curé, et je suis sûre qu'elle vous attend à cette heure, la chère et belle demoiselle. Que va-t-elle dire, quand elle verra que vous lui manquez de parole?

— Allons! ma vieille Catherine, ne vas-tu pas te mettre aussi de son parti contre moi? Louise n'est pas raisonnable, mais tu devrais l'être, toi, parce que tu as de l'âge et de l'expérience. Louise est dans une maison honorable et digne de tous les respects, où elle est traitée, non pas comme une lectrice, puisque telle est sa condition, mais comme une fille d'adoption. C'est folie à elle de se laisser

prendre par le mal du pays, et de vouloir renoncer à tous les avantages qui lui sont assurés chez madame la marquise de Morvilliers. Je n'ai point voulu la brusquer, parce que je connais son caractère, qui a toute l'opiniâtreté de la Vendée et de la Bretagne ensemble; mais puisque tu m'y pousses, ma bonne Catherine, je ne te cacherai point que ma résolution à moi est bien prise aussi. Je ne retournerai point à Paris. Ce voyage m'a beaucoup fatigué, et l'argent que j'y consacrerais de nouveau serait un larcin fait à mes pauvres, qui en auront bien besoin l'hiver prochain. D'ailleurs, le moment approche où madame la marquise doit se rendre dans ses terres. Louise l'accompagnera nécessairement, et nous saurons alors si elle a des motifs vraiment sérieux de se séparer de sa bienfaitrice. Et maintenant, ma bonne Catherine, que tu sais mes intentions à ce sujet, ne me retarde pas davantage et va-t'en seller Cocotte!

La vieille Catherine ne fut pas cette fois assez maîtresse d'elle-même pour comprimer le soupir qui gonflait sa poitrine. Elle leva au ciel des yeux gros de larmes, et joignant les mains avec résignation, elle se dirigea vers l'écurie, sans prononcer une parole. Toby, le fidèle gardien de la cure, en proie à une inquiétude qui se trahissait dans tous ses mouvements, jugea devoir l'escorter.

Peu d'instants après, elle rentrait dans la salle, conduisant par la bride une vieille jument qu'elle avait assez lestement sanglée et sellée. C'était Cocotte, qui se mit à

hennir en avançant sa tête intelligente mais déprimée par les années. Sans aucun doute, Cocotte n'eût pas hésité à franchir à la suite de la palefrenière le seuil hospitalier du presbytère et à s'introduire familièrement dans la salle même, comme un hôte habituel du foyer, si elle n'en eût été empêchée par un petit treillage mobile, destiné à préserver l'intérieur de la cure des envahissements d'une demi-douzaine de poules qui, avec un coq et deux canards, composaient toute la basse-cour. Toby avait, bien entendu, précédé la servante, dont il se montrait en toute circonstance l'empressé satellite, et son attitude était encore plus inquiète qu'auparavant.

Le vieux curé prit son bréviaire sous son bras, se coiffa de son tricorne, et embrassa sur les deux joues sa fidèle servante, qui, cette fois, donnant un libre cours à sa douleur, pleurait à chaudes larmes

—Allons, ma bonne Catherine, lui dit-il, console-toi; avant un mois je serai de retour. Toi, pendant ce temps-là, aie bien soin de la cure. Ne manque pas de donner aux pauvres toutes les fois qu'il s'en présentera. Ne te laisse manquer de rien toi-même, et cesse de pleurer. Tiens, voilà le vieux Toby qui te donne l'exemple. Tout à l'heure il semblait tout consterné; maintenant, vois comme il dresse la queue et les oreilles, et comme il se livre à toutes sortes de gambades. A bas! Toby, à bas!

Mais Toby, sourd aux exhortations de son maître, et piqué par une sorte de tarentule, mit en ce moment le

comble à ses excentricités en sautant par-dessus le treillage placé devant la porte, ce qui ne lui était pas arrivé depuis les premiers temps de sa jeunesse; et en même temps il s'élança à l'extérieur du presbytère en aboyant de toutes ses forces.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le vieux curé.

— Écoutez, monsieur le curé, reprit la servante en prêtant elle-même l'oreille, n'entendez-vous pas le bruit d'une voiture qui s'approche?

Comme elle parlait ainsi, une carriole, menée avec une certaine rapidité, apparut à peu de distance, s'arrêta devant le presbytère, saluée par les aboiements de Toby, devenus plus éclatants que jamais, et, quelques secondes après, une jeune fille en descendait et venait se jeter dans les bras du vieux prêtre. Cette jeune fille, est-il besoin de la nommer?

A l'aspect des larmes qui inondaient la figure de sa nièce, de la rougeur empreinte sur son front, le bon curé, habitué depuis longues années à scruter les plus intimes replis du cœur humain, n'eut pas besoin d'interroger Louise sur les motifs d'une détermination qui apparaissait enfin pour lui dans tout son jour; il fit signe à sa servante de se retirer, et demeura seul avec sa nièce.

— Je comprends tout, mon enfant, lui dit-il avec la plus affectueuse bonté, et tu n'as rien à m'apprendre, car tu as suivi le précepte de l'Évangile; tu as fui le danger pour ne pas y périr! Tu as sagement agi, Louise,

et je t'approuve. Hélas! à qui se fier maintenant? Moi qui te croyais si en sûreté dans cette maison, la plus sainte, la plus vénérée que je connaisse en ce pays!... N'en parlons plus. Te voilà de retour à la cure! sois-y la bienvenue; mais, ma pauvre enfant, que vas-tu faire ici? Je suis obligé de partir pour aller en retraite à l'évêché: c'est un voyage que je ne puis ajourner pour aucun motif; quelques instants plus tard, tu ne me trouvais même pas.

— Eh bien! mon bon oncle, reprit Louise en essuyant ses larmes, quelque pénible qu'il puisse être pour moi de renoncer à vous voir dans un moment où j'aurais tant besoin de vos consolations, de votre assistance, je reste avec Catherine; nous garderons le presbytère ensemble, et, quand vous reviendrez, vous aurez deux personnes au lieu d'une pour vous soigner.

— Tout cela est à merveille, reprit le curé d'un ton plus grave; mais, ma chère amie, je suis bien vieux, je n'ai rien à te laisser. Que deviendras-tu après moi? Je te l'ai dit, ajouta-t-il en baissant presque instinctivement la voix, il n'y aurait ici qu'un moyen d'assurer ton avenir. Monsieur Xavier Durand...

A ce nom seul, Louise, saisie d'une crise nerveuse, laissa de nouveau couler ses larmes.

— Non, mon oncle, s'écria-t-elle avec explosion, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

Le vieux curé hocha la tête, et son front parut s'assombrir.

— Il est difficile, reprit-il avec un peu de sévérité, de croire qu'une jeune fille telle que toi puisse avoir à cet égard une résolution bien arrêtée. M. Xavier Durand est un jeune homme que j'estime beaucoup et qui te fait honneur en te demandant en mariage. Je ne comprends réellement pas pour quel motif tu jugerais devoir refuser une offre aussi avantageuse.

— Mon oncle, mon bon oncle, s'écria Louise, je vous en supplie, ne vous opposez pas à la résolution que j'ai prise d'entrer au couvent. Les bonnes religieuses qui ont eu soin de mon éducation ne refuseront pas de me recevoir dans leur communauté, j'en suis sûre, et vous serez dégagé ainsi de toutes les inquiétudes pour mon avenir.

— A la bonne heure, mon enfant, si tu te sens suffisamment de courage et de résignation pour prononcer des vœux qui n'engagent pas devant les hommes, mais qui engagent devant Dieu, garde-toi bien de l'oublier jamais!

Louise demeura pensive durant quelques instants, et comme si, au moment de prendre un grand parti, elle eût hésité encore, puis, regardant fixement le vénérable prêtre :

— Mon oncle, dit-elle, je vous répète qu'il faut que j'entre au couvent.

— Pourquoi cela, ma fille?

Louise se cacha le visage de ses deux mains en se laissant tomber aux pieds du curé.

— Pardonnez-moi, mon oncle, balbutia-t-elle d'une

voix étouffée par ses sanglots; en fuyant de Paris je n'ai sauvé que mon honneur... Pardon! pardon!... j'aime!

En entendant cette révélation, le vieillard tressaillit, et une larme vint perle entre ses cils blanchis et desce n-dit le long de ses rides.

— Ma pauvre enfant, s'écria-t-il, en s'agenouillant lui-même, prions Dieu ensemble pour qu'il te donne la force de triompher de cet amour funeste! Ne suis-je pas moi-même coupable, moi qui t'ai exposée ainsi à des périls que j'ignorais, hélas! Seigneur, mon Dieu, pardonnez-nous à tous deux, et soyez-nous secourable!

Le vieux prêtre et la jeune fille demeurèrent longtemps agenouillés à côté l'un de l'autre, priant avec ferveur. A la fin, il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans de nouvelles exhortations du curé, qui prit enfin bien tristement le chemin de l'évêché.

Restée seule au presbytère avec la vieille servante Catherine et le vieux chien Toby, Louise avait espéré y ressusciter son existence passée, alors qu'aux fêtes de Pâques et à l'époque solennelle des vacances, il lui était donné de franchir les portes du couvent pour venir respirer dans ce petit coin de la Vendée un air tout imprégné de mille senteurs parfumées et s'enivrer de mille impressions nouvelles, parmi lesquelles la plus pénétrante sans doute était celle de la liberté. Mais, hélas! si rien n'avait changé dans le presbytère, si le site au milieu duquel il était placé s'épanouissait toujours sous un radieux soleil

d'été, avec ses vertes prairies, ses beaux arbres, son clair ruisseau et ses grands bois à l'horizon, il n'en était pas de même du cœur de la jeune fille. Quiconque a aimé connaît ces métamorphoses du monde extérieur. Quand il fait sombre dans l'âme des amoureux, il n'y a plus de soleil, si étincelant qu'il puisse être, qui soit en état de dissiper de pareilles ténèbres, et la nature entière se couvre d'un voile de deuil qu'une seule main peut enlever, la main de l'objet aimé.

Louise avait espéré trouver un refuge contre les pensées tumultueuses qui l'agitaient, dans l'existence monotone et tranquille du presbytère; mais elle n'y fut pas plutôt installée, qu'elle en vint à regretter l'hôtel de Morvilliers et les péripéties fiévreuses de sa destinée de lectrice. Aussi bien, malgré ses efforts pour détourner le cours de ses pensées vers d'autres objets, une préoccupation exclusive et absorbante s'était emparée d'elle et la remplissait de trouble et de confusion. Que pouvait être devenu Tristan après qu'elle avait fui loin de lui? Sans doute, en prenant cette résolution, elle avait accompli un grand devoir; mais si le jeune comte l'aimait avec autant de passion qu'il avait bien voulu le lui dire, comment s'était-il si facilement déclaré vaincu? C'est ce que Louise ne pouvait comprendre, eu égard surtout à l'exaltation de Tristan, exaltation telle, que, dans les premiers moments de son arrivée au presbytère, elle s'attendait à chaque instant à le voir apparaître lui-même. Mais

Tristan n'était pas venu. Tristan n'avait pas même cherché à faire parvenir quelque audacieuse missive. Était-il donc déjà retombé sous le joug de Florentine? Quand ce doute vint la mordre au cœur, Louise se sentit frémir involontairement; mais cette impression pénible fut de courte durée. Avec cet instinct infaillible que les femmes possèdent au suprême degré, Louise comprit bien vite que le règne de la danseuse était bien décidément terminé, et qu'il ne recommencerait jamais.

Il y avait à la cure un antique clavecin, aux touches profondément jaunies, sur lequel Louise s'était exercée bien souvent pendant les vacances et dont on pouvait se servir à la rigueur pour moduler quelques accompagnements. La jeune fille venait fréquemment s'asseoir devant ce clavecin, et elle y laissait errer machinalement ses doigts, pendant qu'elle chantait d'une voix distraite et découragée ces cantilènes qui avaient charmé Tristan à l'hôtel de Morvilliers; par un rapprochement dont il est facile de se rendre compte, c'était la ballade du baron de Jauioz qui revenait incessamment errer sur les lèvres de Louise, et surtout ces strophes du premier chant, qu'elle avait en quelque sorte jetées au jeune comte comme un adieu à la fois prophétique et vengeur :

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter.
— Tina, tu ne t'en doutes guère ;
Le baron vient de t'acheter.

Alors, la jeune fille demeurait longtemps rêveuse et sentait s'éveiller dans son âme comme un remords de sa conduite envers Tristan. Il lui semblait qu'elle avait été bien cruelle envers ce jeune homme en établissant ainsi une comparaison blessante pour lui entre ce baron de Jauioz qui achetait une femme à une famille de pauvres paysans, et le comte de Morvilliers qui, en pareil cas, offrait son cœur avec sa main. Peut-être en cherchant à faire entendre raison à Tristan, au lieu de la brusquer comme elle l'avait fait, ne l'eût-elle pas réduit au désespoir; et elle remplirait encore auprès de madame de Morvilliers les douces et faciles fonctions de lectrice.

En quittant sa nièce, le bon curé lui avait recommandé, toutes les fois qu'elle sentirait s'éveiller dans son cœur des pensées que tout lui ordonnait de repousser, de s'agenouiller dévotement devant l'image de la Vierge Marie et de réciter trois *Pater* et trois *Ave*, en demandant aide et protection à la mère du Sauveur. Louise n'avait point oublié cette recommandation; mais, hélas! il y a des moments dans la vie où il semble que la créature, abandonnée à la fois du ciel et de la terre, n'a rien à attendre de la miséricorde divine. Louise s'agenouillait et priait, et se relevait les yeux noyés de larmes, mais sans être guérie. Que de fois dut-il en être ainsi, au temps passé, pour une autre Louise, pour la belle et infortunée la Vallière, avant que Dieu lui fît la grâce de la délivrer de son amour!...

Espérant que le grand air, la locomotion, quelques promenades dans les beaux sites des environs la calmeraient un peu, Louise sortit un matin avec la vieille Catherine, qui cherchait à la distraire en lui racontant la chronique du bourg, le mariage de celui-ci, le départ de celui-là, la mort de tel ou tel autre. Louise écoutait d'une oreille distraite les innocents propos de la fidèle servante de son oncle. Cependant, tout en devisant, les deux femmes étaient sorties du bourg, et elles suivaient une belle avenue d'arbres séculaires qui conduisait au domaine de la marquise de Morvilliers. Bientôt elles se trouvèrent devant la grille du château, construction presque moderne, puisqu'elle ne remontait pas au delà du règne de Louis XVI, et qui tranchait heureusement, par l'élégance et le bon goût de tous les détails, par la luxuriante verdure des pelouses et des massifs d'arbres, par le soin et la symétrie dont on voyait partout l'empreinte, avec la poésie sauvage des donjons et des gentilhommières des environs.

Louise sentit battre son cœur en apercevant ce beau domaine, où Tristan était venu si souvent au temps passé, et où sans doute il ne tarderait pas à revenir avec sa mère, si tant est qu'il ne fût pas déterminé à fuir des lieux où il était exposé à rencontrer la femme qu'il avait aimée, et qui s'était montrée pour lui si inhumaine.

L'un des gens du château vint à passer en ce moment, et, reconnaissant la nièce et la servante du curé, il leur

offrit d'entrer pour se reposer dans les appartements. La grosse Catherine, à qui son embonpoint ne permettait guère le plaisir de la promenade sans qu'elle fût condamnée à l'expier par beaucoup de fatigue, accepta avec empressement cette proposition, et, quelques instants après, Louise et sa compagne parcouraient l'intérieur du château, sous la conduite de leur officieux cicerone, qui se plaisait à leur montrer dans le plus grand détail les tableaux, les statues, les bois de cerf, les trompes de chasse, et tout ce qui caractérise en un mot une résidence seigneuriale à la campagne.

Il est inutile de chercher à analyser les sensations diverses qui s'emparèrent de Louise pendant que se matérialisait ainsi sous ses yeux tout un monde de souvenirs et de rêves, qui désormais ne devait plus s'effacer de sa pensée. Il y avait deux ans, disait-on, que le comte de Morvilliers n'était venu visiter ce beau domaine patrimonial, et tout y parlait tellement de lui, qu'il semblait qu'il l'eût quitté seulement de la veille. Ici, c'étaient ses armes; là, ses livres, parmi lesquels plusieurs, des livres de poëtes surtout, avaient été souvent feuilletés, et dont la marge, couverte de notes au crayon, témoignait de toute l'expansion native de cet esprit non moins disposé à l'exaltation que le cœur qui lui servait de foyer.

Le moment le plus critique pour Louise fut celui où on lui montra le portrait en pied du jeune comte. Il était représenté debout, en costume de chasse, veste de velours

vert, pantalon de daim collant, avec de grandes guêtres de cuir fauve montant jusqu'au-dessus du genou. Un beau lévrier qu'il affectionnait se tenait auprès de lui et semblait épier un regard de son maître pour s'élancer sur la proie qu'il lui désignerait. Le comte avait la tête nue; ses cheveux bouclés et dont le peintre avait reproduit avec un art infini la nuance châtain clair et les ondulations harmonieuses, étaient doucement soulevés par le vent; son visage était empreint de l'animation que donne le plaisir de la chasse; ses yeux flamboyaient. Tel, sauf le costume, il était apparu à la jeune lectrice le soir où, la surprenant seule devant son piano, il avait osé lui déclarer son amour.

Le portrait était si frappant de ressemblance, il y avait quelque chose de si absorbant dans les souvenirs qu'il réveillait dans l'âme de la jeune fille, que celle-ci demeura comme pétrifiée, et qu'il fallut, pour la tirer de la contemplation extatique dans laquelle elle était tombée, que Catherine la poussât légèrement du coude en lui disant :

— A quoi songez-vous donc, mademoiselle? Voilà que la matinée s'avance, et si vous ne voulez pas que nous soyons grillées par le soleil, il faut vous dépêcher de rentrer au presbytère.

— C'est vrai, dit Louise, confuse et rougissante. Retirons-nous!

En parlant ainsi, elle attacha un dernier regard sur le portrait, comprima à grand'peine un soupir, et, peu d'in-

stants après, elle avait quitté le château et se disposait à franchir la grille.

Tout à coup, un magnifique lévrier s'élança auprès d'elle et vint lui lécher les bras, dont la partie inférieure se trouvait découverte, à raison de la chaleur du jour.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, s'écria celui des serviteurs du château qui venait de remplir avec tant d'empressement le rôle de cicerone, c'est Trim, le chien favori de M. le comte. Il n'est pas méchant; mais pourtant d'ordinaire il n'est pas caressant.

Puis, se penchant à l'oreille de la grosse Catherine, cet homme ajouta :

— Je suis sûr que Trim ne ferait pas fête à votre demoiselle, si elle n'était pas si jolie. Ah! dame, voyez-vous? c'est qu'un chien a tant de connaissance!...

Louise se mit à caresser le lévrier, qui la contemplait amoureusement et ne voulait plus la laisser partir.

— Ah çà! dit Catherine, a-t-on des nouvelles de madame la marquise? Est-ce qu'elle ne vient pas bientôt?

— Oh! si fait, répondit le serviteur, vous ne savez donc pas ce qui se passe? Madame la marquise arrive aujourd'hui même au château, avec M. le comte Tristan : on les attend d'heure en heure.

En entendant ces paroles, Louise tressaillit et pâlit et rougit alternativement.

— Ma bonne Catherine, s'écria-t-elle, rentrons bien vite au presbytère!...

IV.

En rentrant au presbytère, Louise aperçut deux personnes, un homme et une femme, qui se dirigeaient vers la maison curiale et qui la saluèrent avec beaucoup d'empressement. Elle reconnut M. Xavier Durand, percepteur des contributions du bourg, qui venait, en compagnie de sa mère, lui faire visite.

M. Durand tenait à la main un bouquet et un panier de fraises, prémices de son jardin, qu'il demanda la permission d'offrir à sa jeune et charmante voisine. Celle-ci ne put se dispenser d'accepter l'offrande qui lui était faite avec tant de bonne grâce; mais, bien involontairement sans doute, il s'établit instantanément dans son esprit une comparaison entre deux poursuivants à coup sûr bien dissemblables.

D'un côté, elle avait devant elle un jeune homme timide, un peu gauche même, vêtu comme on peut l'être dans un village à cent lieues de Paris, lorsqu'on n'est point appelé à quitter ce village, s'exprimant en termes convenables sans doute, mais n'abordant que des sujets de conversation vulgaires et étroitement circonscrits, comme le milieu même dans lequel le jeune percepteur était condamné à vivre par la nature de ses fonctions;

d'un autre côté, Louise avait la tête toute pleine encore de ce portrait qu'elle venait de contempler, et qui réunissait si bien toutes les qualités et toutes les grâces d'une organisation d'élite, habituée de longue date à l'atmosphère des salons les plus élégants d'une grande capitale. Et puis, que de hardiesse et de fierté tempérées par la douceur et l'urbanité dans ce visage de jeune patricien chez lequel mille détails jusqu'alors inaperçus peut-être de Louise, la finesse des mains et des pieds, la blancheur transparente de la peau, tout enfin dénotait une noblesse native!

La conversation fut froide et languissante sous l'influence de ce fâcheux parallèle, et elle l'eût été davantage encore, sans doute, si madame Durand n'avait été douée de cette loquacité qui caractérise assez généralement en France les femmes de la petite bourgeoisie, et qui supplée par l'abondance des mots à l'absence des idées. Louise promit d'aller rendre bientôt la visite qu'on avait bien voulu lui faire, et l'on se sépara dans des termes aussi satisfaisants que possible, les visiteurs ayant eu d'ailleurs assez de tact pour ne faire aucune allusion directe ou indirecte à des projets dont la réalisation semblait toujours fort hypothétique.

Après le départ de M. Xavier Durand et de sa mère, Louise se sentit, plus que jamais, en proie à une agitation dont il est facile de se rendre compte, si l'on songe à la nouvelle qu'elle avait recueillie au château de l'ar-

rivée de la marquise de Morvilliers et de son fils pour le jour même.

A sa mélancolie des jours précédents avait succédé une inquiétude profonde, qui ne lui permettait pas de rester en place. Elle parcourait incessamment le presbytère, se demandant quelle ligne de conduite elle devait adopter au milieu des périls nouveaux qui allaient l'assaillir. Tant qu'il n'avait pas été question du retour des hôtes du château, Louise s'était attristée de la pensée qu'elle ne les reverrait plus jamais peut-être, et maintenant que déjà, sans doute, ils avaient repris possession de leur domaine, qu'ils respiraient le même air qu'elle, Louise, en proie à toutes sortes d'appréhensions, tremblait instinctivement devant sa propre faiblesse; elle se demandait si elle était bien en sûreté au presbytère et si elle ne devait pas s'arracher de nouveau par la fuite à toutes les conséquences possibles de l'arrivée de Tristan. Pour tous ceux qui ont observé ou se souviennent, il n'y a que contradictions dans le cœur humain.

Toute la journée se passa dans ces tumultueuses agitations. Le soir venu et après le souper (on a conservé généralement en Vendée, et particulièrement dans les presbytères, la coutume patriarcale de ce repas si goûté de nos bons aïeux), Louise, fatiguée sans doute par toutes les émotions pénibles auxquelles elle avait été en proie durant tout le jour, s'assit devant une fenêtre.

De cette fenêtre on apercevait, à mi-côte, et à une dis-

tance d'environ un kilomètre, l'une des faces du château de madame de Morvilliers, se détachant, au rayon de la lune, de grands massifs d'arbres dont il était environné. La jeune fille considérait d'un regard qui avait repris toute sa douloureuse langueur, les magnificences de ce paysage pour lequel la nature s'était montrée si prodigue.

La journée avait été très-chaude, on était au mois de juin, le temps était à l'orage, et de gros nuages noirs qui marbraient l'horizon venaient incessamment voiler le disque de la lune. Alors, on pouvait apercevoir distinctement les lumières qui se projetaient sur la sombre silhouette de la résidence seigneuriale. Ces lumières, qui allaient et venaient, se montrant successivement à plusieurs fenêtres et disparaissant par intervalles pour reparaître ensuite, indiquaient suffisamment qu'il se faisait dans l'intérieur des appartements un grand mouvement, déterminé sans doute par l'arrivée des hôtes du château. Louise suivait avec une curiosité presque fiévreuse les phases diverses de ce spectacle.

Catherine, qui avait l'habitude de se coucher de bonne heure, et dont les bâillements réitérés annonçaient qu'elle n'était nullement disposée à renoncer à un pareil usage, crut devoir faire observer à sa jeune maîtresse que le moment était venu de se livrer au repos, et elle lui offrit ses services pour la déshabiller; mais Louise répondit qu'elle n'avait nulle hâte de dormir, qu'elle se déshabillerait elle-même sans la moindre difficulté, et qu'elle se reprochait

d'avoir retardé, sans y prendre garde, l'heure du coucher de la bonne et fidèle servante de son oncle. Catherine n'était pas femme à se le faire dire deux fois, et elle s'empressa de gagner son lit, non sans se livrer à des réflexions pleines de sens et de justesse sur le changement radical qui s'était opéré dans toutes les habitudes comme dans le caractère même de la nièce de M. le curé.

— Seigneur mon Dieu! disait-elle en mettant sa coiffe de nuit, m'est avis qu'il ne faut pas envoyer les jeunes demoiselles à Paris; cela les change trop. Notre demoiselle, à nous, était si gaie, si rieuse, si folâtre avant son départ; et voilà qu'elle nous est revenue triste, soucieuse, parlant à peine. Elle aimait à se coucher de bonne heure, comme les poules, et à se lever de grand matin, comme le coq, et maintenant, c'est tout le contraire. Ah! si jamais je redeviens jeune, Dieu me garde d'aller à Paris!...

Minuit sonnait à l'horloge de l'antique église paroissiale du village. Louise était toujours penchée sur l'appui de la fenêtre, dans la même attitude, et la brise de nuit venait se jouer follement dans les bandeaux de sa fine et soyeuse chevelure, en même temps qu'elle rafraîchissait son front brûlant. La grosse Catherine dormait à poings fermés, et le vieux Toby qui, depuis l'arrivée de sa jeune maîtresse, ne consentait pas facilement à s'en séparer, s'était couché à ses pieds et ronflait tout bas.

Tout à coup, on sonna avec violence à la porte du

presbytère, et Toby, réveillé en sursaut, se mit à aboyer.

Inquiète, troublée, Louise se demandait si elle devait répondre à cet appel, lorsqu'une voix bien connue se fit entendre à l'extérieur, et cria :

— Ouvrez! ouvrez vite! Je viens du château pour demander un prêtre!

Cette voix était celle du vicomte de Fenestrange.

Profondément émue, en entendant une pareille requête, Louise s'élança à la porte, qu'elle ouvrit avec précipitation, et elle se trouva bientôt face à face avec le vicomte, qui, pâle, haletant, le visage décomposé, les yeux noyés de larmes, lui tendit la main sans avoir d'abord la force d'articuler une parole.

— O mon Dieu! balbutia la jeune fille en attachant sur M. de Fenestrange un regard rempli d'une anxiété profonde, que se passe-t-il donc au château? Mon oncle n'est pas ici, il est en retraite à l'évêché.

— Je le sais, ma chère enfant, reprit le vicomte d'une voix strangulée; mais vous pouvez au moins me dire quel est l'ecclésiastique qui le remplace, afin qu'on lui envoie tout de suite un exprès et qu'il vienne remplir un bien triste devoir de son ministère.

— Ah! monsieur, reprit Louise, vous m'épouvantez : est-ce que madame la marquise serait plus malade ?

— Hélas! mon enfant, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit en ce moment. Tristan, mon pauvre Tristan se meurt!...

Après avoir laissé tomber ces funestes paroles, le vicomte se jeta sur une chaise qu'il trouva à sa portée et se mit à fondre en larmes.

Louise, pâle comme une morte, resta debout devant le vicomte, son flambeau à la main, l'œil fixe, sans voix, sans respiration. On eût dit qu'elle était pétrifiée.

— Oui, reprit le vicomte en sanglotant, Tristan a été blessé dans un duel dont je suis la cause, un duel qui sera le remords de toute ma vie. C'est à peine s'il s'est défendu contre son adversaire, l'un des plus habiles tireurs que je connaisse, tant il semblait avoir hâte de mourir... Vous savez sans doute pourquoi, Louise... Toujours est-il que Tristan a reçu un coup d'épée qui ne devait revenir qu'à moi, car je suis seul coupable.

On avait cru d'abord que la blessure ne serait pas dangereuse. Du moins les médecins, après avoir levé l'appareil, l'avaient déclaré ainsi. En même temps, voyant que le blessé était dans un état de marasme tout à fait indépendant des suites de ce malheureux duel, ils avaient conseillé de le faire changer d'air immédiatement. Madame de Morvilliers avait aussitôt proposé d'emmener son fils dans sa terre de Vendée, où l'on arrive très-rapidement et sans fatigue par le chemin de fer qui n'est qu'à une assez faible distance d'ici.

Cette détermination, à laquelle notre malade lui-même s'était associé, avait paru lui faire grand bien. L'un de ses amis, médecin de quelque talent, dit-on, le docteur Go-

dard, s'était même offert à l'accompagner; ainsi donc tout était pour le mieux.

Nous avons quitté Paris ce matin, et nous sommes arrivés au château à six heures du soir. Mais, hélas! soit que le voyage ait plus fatigué notre pauvre Tristan que nous ne l'avions pensé, soit qu'il y ait en lui un germe de destruction qu'il faut attribuer à d'autres causes qu'à sa blessure, il a été pris ce soir d'une fièvre violente avec transport au cerveau, et tout à l'heure le docteur vient de nous déclarer qu'il ne répondait plus de lui!...

Ici, le vicomte, suffoqué de nouveau par la plus douloureuse émotion, fut obligé de s'interrompre. Au bout de quelques instants, il reprit d'une voix presque éteinte :

— Ah! ma pauvre Louise, si vous voulez voir encore une fois notre malheureux ami, venez, venez vite avec moi! J'avais promis à madame de Morvilliers de ramener un prêtre : envoyez-le chercher! moi, je n'en ai pas la force; il faut que je retourne au chevet de Tristan. Voyez si vous voulez me suivre.

Louise, en quelque sorte suspendue aux lèvres de Fenestrange pendant ce funèbre récit, avait conservé son attitude sombre et recueillie et n'avait pas articulé une parole. Lorsque Catherine, qui s'était levée, parut dans la salle basse du presbytère, la jeune fille lui dit quelques mots à voix basse; puis, tendant à son tour la main au vicomte, anéanti dans sa douleur :

— Partons, monsieur, luidit-elle, je vous suis! on va querir le prêtre.

Tous deux se mirent en marche, et bientôt ils se trouvèrent engagés dans cette belle avenue d'arbres séculaires qui conduisait au château par une voie en quelque sorte triomphale. Le vicomte avait offert à Louise l'appui de son bras; mais bien que la douleur de la jeune fille, pour être moins expansive, ne le cédât en rien à celle du vieux gentilhomme, c'était elle bien plutôt que lui qui le soutenait dans ce nocturne et hardi pèlerinage vers la chambre mortuaire.

La lune, dégagée des nuages noirs qui l'avaientsi souvent voilée pendant la soirée, brillait alors d'un vif éclat et prêtait au pèlerinage cette clarté mystérieuse et funèbre que donne l'astre des nuits, la seule qui pût convenir dans une pareille circonstance.

Pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent entre la sortie du presbytère et l'arrivée au château, pas une parole ne fut échangée entre le vicomte et Louise. Tristan était au lit de mort; Louise n'avait plus rien à apprendre. Quant au vicomte, cherchant à contenir les sanglots qui le débordaient, il avait mis son mouchoir sur sa bouche et le déchirait de ses morsures.

Après avoir franchi la grille du château et traversé la cour d'honneur, Louise et son guide entrèrent dans les appartements. Un serviteur qu'ils rencontrèrent, celui-là même qui, le matin, avait servi si officieusement de cice-

rone à la jeune fille, interrogé par elle sur l'état du malade, répondit d'un air consterné :

— Hélas! mademoiselle, M. le comte va toujours de même.

Tous deux enfin furent introduits dans la chambre du moribond.

Tristan était étendu sur son lit, le buste à moitié découvert, parce que la respiration lui manquait à chaque instant. Son visage, d'une pâleur livide, était inondé d'une sueur froide, et ses yeux, qu'il avait fort beaux, étaient déjà profondément rentrés dans leurs orbites. Il avait les bras étendus d'une façon presque inerte en dehors de la couverture.

Le docteur Godard, assis près de lui, à son chevet, tenait l'un de ces bras, déjà glacé par le froid de la mort, et interrogeait avec une inquiétude visible toutes les oscillations du pouls, qui s'affaiblissait à chaque instant.

La marquise de Morvilliers était agenouillée au pied du lit et priait Dieu, en sanglotant.

Lorsque Louise entra dans la chambre, la marquise se redressa, et, apercevant sa jeune lectrice, elle poussa un grand cri et lui tendit les bras.

— Oh! maintenant, s'écria-t-elle, Louise, vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas?

Louise se précipita dans les bras de la marquise et s'agenouilla elle-même auprès d'elle. A partir de ce moment, toute la douleur qu'elle avait contenue et comprimée dans

son sein, avec le courage stoïque de l'enfant de Sparte, immobile et muet pendant que la bête fauve cachée sous ses vêtements lui déchirait les flancs, toute cette douleur fit explosion, et l'on n'entendit plus dans la chambre que des sanglots et des larmes.

Cependant, au cri poussé par sa mère, le moribond s'était soulevé péniblement sur son oreiller; il avait reconnu Louise sans doute, car son front, déjà couvert des ombres de la mort, s'illumina soudain d'une auréole fugitive comme l'éclair; ses yeux ternes et presque éteints se ranimèrent; une expression de douleur et presque d'angoisse, mêlée à je ne sais quelle sensation de joie intime et secrète, se traduisit sur sa physionomie. Il voulut se dresser sur son oreiller, fit un effort, poussa un faible cri et retomba aussitôt sans mouvement.

— Il est mort! Mon Tristan est mort! cria la marquise d'une voix déchirante et avec une expression de douleur intraduisible.

Le docteur prit un petit miroir et l'approcha des lèvres de Tristan; puis, comme si cette épreuve ne lui eût pas suffi, il se mit à le contempler avec une attention profonde, découvrit sa poitrine, et, l'ayant mise à nu, il y colla son oreille et écouta...

Les spectateurs de cette scène de désolation avaient instinctivement interrompu l'explosion de leur douleur. Ils attendaient, pâles et haletants, la sentence que le docteur allait rendre.

Enfin, le docteur se leva, et mettant son doigt sur ses lèvres pour inviter un chacun à garder le silence :

— Le malade existe encore, dit-il d'une voix lente et grave; mais il vient d'éprouver une crise terrible. Retirez-vous tous d'ici! Je ne puis dire encore s'il passera la nuit; mais tant qu'il reste un souffle de vie, le devoir du médecin est de lutter pour le conserver. Laissez-moi seul avec le malade jusqu'à l'arrivée du prêtre. Si quelque symptôme nouveau apparaissait auparavant et annonçait que le moment est venu de lui dire adieu, je vous appellerais. Puisque vous avez le bonheur d'avoir la foi, priez pour lui!...

La marquise se leva, tenant toujours Louise par la main.

— J'obéis, docteur, murmura-t-elle d'une voix étouffée; mais, par pitié, laissez-moi embrasser encore une fois mon pauvre enfant!

Godard se recula , et madame de Morvilliers put imprimer sur le visage décoloré de son fils un baiser où elle avait mis toute son âme.

Comme elle venait d'accomplir ce doux et triste devoir de mère, son regard rencontra celui de Louise. Un moment, elle parut hésiter sur ce qu'elle allait faire, puis pressant la main de sa jeune lectrice :

— Et vous, Louise, lui dit-elle, obéissant à une de ces superstitions naïves dont toute femme, toute mère surtout n'abdique jamais l'influence dans les circon-

stances solennelles de sa vie, ne voulez-vous pas aussi embrasser mon Tristan? Il me semble que cela lui portera bonheur.

Un léger incarnat vint teindre les joues de la jeune fille. Se penchant à son tour sur le moribond, elle imprima en tremblant ses lèvres sur ce front glacé, qui ne devait répondre à un pareil contact par aucun tressaillement. Hélas! ce premier baiser de la femme aimée, ce baiser pour lequel Tristan aurait donné tout ce qu'il possédait de plus cher au monde, l'infortuné jeune homme devait-il jamais le rendre?...

— Merci, Louise, dit la marquise; maintenant j'espère.

Quelques secondes après, la porte de la chambre se referma, et le médecin demeura seul avec son malade.

---

## V.

— Eh bien! docteur, que pensez-vous de notre malade, à présent? disait le vicomte de Fenestrange à Hector Godard, en se promenant un matin avec lui dans le parc à l'issue du déjeuner et en fumant un cigare.

— Ma foi, répondit le docteur, je vous avouerai franchement, entre nous, que j'avais toujours considéré l'art que j'exerce comme le plus conjectural qui soit au monde, après la politique pourtant...

— Eh bien! vous avez changé d'avis?

— Oui; puisque vous m'y forcez, je dois vous dire que toutes les fois que les médecins et les politiques conjecturent quelque chose, il y a toute probabilité qu'il arrivera diamétralement le contraire. Exemple : il y avait mille à parier contre un, pour toutes sortes de raisons pathologiques, dont je vous fais grâce, que Tristan succomberait à son mal dans la nuit même où il a été frappé. Eh bien! il s'est écoulé, depuis lors, quinze jours à peine, et le voilà aujourd'hui en pleine convalescence.

— Et à quoi, docteur, attribuez-vous une cure si inespérée?

— Parbleu! d'autres vous diraient peut-être : à mon talent! Moi, je vous répondrai : au hasard!

— Et moi qui ne suis ni médecin, ni sceptique comme vous, je vous dirai que j'attribue cette cure merveilleuse à l'influence d'un doux baiser de vierge et de deux beaux yeux qui sont venus compléter l'œuvre.

— Allons! pour peu que vous y teniez, je présenterai un mémoire à l'Académie de médecine, pour démontrer que le plus sûr remède contre la fièvre pernicieuse consiste dans un baiser de vierge, et je demanderai l'insertion de ce remède dans la prochaine édition du *Codex*.

— Toujours railleur, cher docteur!

— Moi! non certes pas! Je suis pleinement de votre avis dans le cas qui nous occupe. Et, au fait, l'amour

tue tant de monde ici-bas, que, quand il sauverait par hasard un pauvre diable, il serait encore furieusement en reste avec l'humanité.

— Ainsi, vous considérez notre ami comme sauvé?

— Oh! complétement.

— Et vous ne redouteriez pas pour lui les périls de quelque émotion plus ou moins violente?

— Diable! que voulez-vous dire? Est-ce que cette drôlesse de Florentine reparaîtrait sur l'horizon ?

— Oh! non, pas que je sache.

— Est-ce que cette jeune et charmante Vendéenne, qui nous a été d'un si grand secours, menacerait de se retirer?

— Allons donc!

— Eh bien! que me parlez-vous d'émotions pour mon malade? Je n'en connais pas d'autres qui puissent exercer sur lui une influence vraiment funeste.

— Vous m'en répondez, docteur?

— Je vous en réponds.

— Il suffit.

Et Fenestrange respira, comme si sa poitrine venait d'être dégagée d'un grand poids.

— J'ai à causer avec Tristan, ajouta-t-il, vous m'excuserez de vous fausser compagnie. Je suis bien aise de le voir avant l'heure où Louise vient d'ordinaire, car alors il n'a plus d'yeux ni d'oreilles que pour elle.

Fenestrange se dirigea vers la chambre qu'occupait le

jeune comte : celui-ci était levé, enveloppé dans sa robe de chambre et assis à une fenêtre, d'où l'on découvrait l'un des angles de la maison curiale. C'était le phare lumineux vers lequel ses yeux étaient incessamment fixés. Seulement ce n'était point, comme dans la fable si touchante d'Héro et Léandre, la jeune fille qui attendait son amant, c'était elle qui venait à lui, par un renversement de rôles que la maladie de Tristan expliquait suffisamment.

Comme s'il eût appréhendé de perdre un seul des mouvements de sa bien-aimée, ou même de ne pas la découvrir assez tôt, le malade tenait à la main un télescope, sous le prétexte fort plausible d'embrasser une plus grande étendue de paysage.

— Diable! dit Fenestrange en entrant, est-ce que tu étudies l'astronomie en plein midi?

Tristan rougit légèrement.

— Après cela, ajouta le vicomte, il y a, je crois, des astres qu'on ne peut voir qu'à cette heure-là.

Là-dessus, notre gentilhomme s'assit, et il y eut un silence.

Les deux interlocuteurs étaient respectivement embarrassés.

— J'ai quelque chose d'assez important à te dire, s'écria Fenestrange.

— Et moi aussi, dit Tristan.

— Comme cela se rencontre! Eh bien! parle, je te dirai ensuite ce que j'ai à t'apprendre.

— Non, je préfère parler après vous, mon ami.

— Comme il te plaira, mon garçon.

Un nouveau silence s'établit, suivi, de la part du vicomte, d'un gros soupir.

— Je vous écoute, reprit Tristan.

— Oui! repartit Fenestrange qui, prenant enfin sa résolution, ajouta en forme d'exorde *ex abrupto* : Pourquoi ne m'as-tu pas laissé me battre à ta place avec le boyard ?

— Voilà une étrange question! je vous l'ai dit alors, mon ami, et je vous le répète : est-ce que je pouvais laisser à qui que ce soit au monde le soin de venger l'insulte faite à ma mère? Mais pourquoi me parler de ce duel que tout me fait une loi d'oublier?

— Parce que tu m'as enlevé, ce jour-là, l'unique occasion que je pusse jamais rencontrer d'expier une grande faute, un crime même.

— Un crime, que voulez-vous dire?

— Écoute, Tristan, depuis cette soirée fatale passée au restaurant de la Maison-d'Or, tu m'as vu souvent sombre, embarrassé, ce qui est tout à fait antipathique à mon caractère, à mes habitudes. C'est que j'ai là sur la conscience un poids qui m'étouffe et dont il faut que je me débarrasse. Oui, moi, presque un vieillard, j'ai un pardon à te demander à toi, jeune homme.

— Un pardon! eh quoi! auriez-vous par aventure découvert à ma mère le motif de ce duel?

— Non, grâce au ciel, ta mère ignore et ignorera toute sa vie, je l'espère, qu'elle a pu être compromise un instant par une misérable créature que tu as châtiée comme elle le méritait et de la façon la plus sensible pour une pareille drôlesse. Mais ce que je dois t'apprendre, c'est que cette lettre dont le prince a osé donner lecture...

— Cette lettre... eh bien! ne l'avez-vous pas fait parvenir, par une voie indirecte, entre les mains de ma mère, comme je vous l'avais demandé?

— Oui; mais sais-tu qui avait livré cette lettre à Florentine?

— Non; le hasard peut-être, ou plutôt quelque infâme larcin.

— Ni le hasard, ni un larcin, mon cher Tristan, mais une inexcusable imprudence, un criminel aveuglement, suite d'une ridicule fantaisie de vieillard qui se conduisait en jeune homme, et qui, pour expier sa conduite, aurait dû mourir de même. Tristan, le coupable est devant toi, il est à genoux, et il ne se relèvera pas que tu ne lui aies pardonné.

En parlant ainsi, Fenestrange s'était en effet agenouillé devant son jeune ami, qui, en proie à mille sensations pénibles, l'écoutait avec consternation.

— Oh! mon Dieu, s'écria Tristan, vous, le meilleur, le plus ancien de mes amis! c'est impossible! Je ne vous crois pas, je ne veux ni ne puis vous croire si coupable!

Fenestrange acheva de porter le jour dans l'âme de Tristan en lui révélant tous les détails de son voyage avec Florentine, et il montra un repentir si profond et si sincère de ses torts, que le jeune comte, qui n'avait d'ailleurs que trop appris à ses dépens toute la puissance des artifices de cette perfide enchanteresse, ne put s'empêcher d'ouvrir ses bras au coupable repentant. Aussi bien, s'il lui était pénible d'apprendre que l'imprudence de Fenestrange avait été la cause d'un scandale si terrible pour l'honneur de sa famille, il éprouvait un grand adoucissement à sa douleur, en songeant que toute réparation n'était pas impossible. Et puis, il aimait, et, il faut bien le dire, tout l'autorisait à penser qu'il avait cessé d'être pour Louise un objet d'aversion et presque d'épouvante. Or, il n'y a rien qui porte à l'indulgence comme une pareille situation de l'âme.

— A mon tour! s'écria-t-il, de vous faire ma confession!

— Oh! pour celle-là, reprit le vicomte en souriant, je la devine d'avance, mon garçon, et je n'ai pas besoin, pour voir clair dans ton cœur, de l'aide d'un télescope.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai résolu d'épouser Louise, et que je compte sur vous pour vaincre les scrupules de cette jeune fille et pour déterminer ma mère à consentir à mon bonheur.

— Diable!... diable!...

— Oh! je sais d'avance tout ce que vous allez me dire :

qu'elle n'a ni fortune, ni naissance. Qu'importe! si j'ai assez de tout cela pour deux, et si elle y supplée d'ailleurs si bien par ce qu'on trouve trop rarement réuni, tous les talents qui charment la vie et toutes les qualités du cœur! Hélas! hélas! si, au lieu de connaître Louise il y a trois mois à peine, je l'eusse connue avant Florentine, que de malheurs n'eussé-je pas évités! que de larmes j'aurais épargnées à ma pauvre mère! sans parler du bien de mon père, que j'ai si follement dépensé et qui me resterait encore!

— C'est-à-dire que tu veux faire un mariage d'inclination, comme on disait de mon temps, et que tu veux me persuader que c'est un mariage de raison. A la bonne heure, mon garçon, ce n'est pas moi qui te jetterai la pierre, parce que j'ai fait à peu près de même que toi. Feu madame de Fenestrange n'était pas la nièce d'un curé, c'est vrai; mais elle n'était ni noble, ni riche, ce qui ne l'a pas empêchée d'être un modèle de fidélité. Ah! mon garçon, je te souhaite une femme comme celle-là. Il est vrai que, nous autres mauvais sujets, je ne sais comment nous faisons; mais il semble que nous exerçons sur le sexe une espèce de fascination, et je crois, ma parole d'honneur, que les femmes aiment d'autant plus leurs amants ou leurs maris, qu'elles sont moins assurées de leur fidélité. On ne tient vraiment qu'à ce qu'on est menacé de perdre.

Tristan n'était nullement en disposition de se lancer

dans la discussion d'une pareille thèse de casuistique amoureuse; aussi s'empressa-t-il de ramener la conversation au but qu'il s'était proposé. Dans ce moment, d'ailleurs, une élégante américaine venait de franchir la grille du château, et Louise en descendait; car la marquise, pensant bien en cela être agréable à son fils, n'avait pas voulu que les pèlerinages de la jeune fille au château s'accomplissent pédestrement; et, malgré la résistance de Louise, il avait bien fallu qu'elle obéît.

— Regardez-la, s'écria le comte, qui était demeuré auprès de la fenêtre, et dites-moi si je n'ai pas raison de vouloir en faire ma femme!...

— Certainement! dit Fenestrange; allons, va pour le sacrement!...

Mais il ajouta tout bas, ne pouvant si promptement dépouiller le vieil homme :

— Ah! si j'étais à sa place!...

Louise entra quelques instants après avec la marquise de Morvilliers et le docteur Hector Godard. Elle était charmante dans sa simple toilette, et il y avait dans ses yeux et sur toute sa physionomie une animation mêlée de je ne sais-quelle grâce pudique qui lui prêtait mille séductions nouvelles.

Le comte se leva et tendit la main à sa mère, d'abord, puis à Louise et au docteur. Ce dernier, après avoir retenu quelque temps la main de son malade entre ses doigts, s'écria :

— Allons, décidément, tout est pour le mieux, et je permets une petite promenade dans le parc, pour essayer les forces du malade.

La marquise eut une larme de joie, et pressa la main de la jeune lectrice, en murmurant tout bas à son oreille :

— Je vous l'avais bien dit, Louise; oh! merci encore une fois!

Louise devint rouge.

— Qu'est-ce que vous dites donc tout bas? fit Tristan, qui n'était pas homme à négliger un seul des mouvements de la jeune fille; est-ce que vous conspirez contre moi?

— Tu le sauras plus tard, mon Tristan, dit la marquise, si Louise y consent pourtant.

Louise fit un signe de supplication.

— Allons, dit le comte, je vois que c'est à mademoiselle Louise que j'ai affaire, et je crains bien dès-lors de n'être pas assez bon avocat pour gagner ma cause.

— Essaie toujours, reprit Fenestrange. Que diable aussi, tu sais le proverbe : Qui ne hasarde rien n'a rien!

— Avez-vous des nouvelles de votre oncle, Louise? dit madame de Morvilliers.

— Oui, madame, j'en ai reçu ce matin même; il se porte bien, et annonce qu'il reviendra à la fin de la semaine prochaine.

Tristan tressaillit.

Ce retour l'inquiétait instinctivement. Il se pencha à l'oreille du vicomte en lui disant :

— Vous savez ce que vous m'avez promis?

— Sois tranquille! reprit Fenestrange à voix basse.

Le lendemain matin, madame de Morvilliers entra la première dans la chambre de son fils.

— Le vicomte m'a tout appris, mon Tristan, lui dit-elle en l'embrassant. As-tu pu penser un seul instant que je m'opposerais à ton bonheur? Non. Aucun obstacle ne saurait venir de moi; mais es-tu bien sûr qu'il n'en vienne pas du côté de Louise? Cette jeune fille a une délicatesse et une fierté de sentiments poussées parfois jusqu'à l'extrême. C'est à toi de lui parler, de la fléchir. Si quelqu'un doit réussir en cela, crois-en ta mère, c'est beaucoup plutôt toi que personne autre.

— Oh! ma mère, ma bonne mère, reprit Tristan, vous êtes toujours pour moi telle que je vous ai connue toute ma vie, et je vous remercie comme je vous aime, du fond du cœur. Quant à Louise, je sens toute la justesse de votre observation. Que voulez-vous? Cette jeune fille m'impose malgré moi. Je me reporte toujours par la pensée à ma première rencontre avec elle, à la porte de cette auberge du village d'Antony, où je l'ai si grossièrement outragée, et je crains toujours qu'elle ne voie en moi le même homme. Il n'importe! Le moment est venu de la forcer à se déclarer. J'essaierai.

Quels éclats de rire auraient poussés à l'envi tous les lions des coulisses de l'Opéra, tous les *sportsmen* de Chantilly, s'ils avaient entendu le beau, le fringant vainqueur de la fière Florentine, l'élégant comte de Morvilliers, exprimer ainsi ses scrupules à l'endroit d'une petite orpheline, lectrice de sa mère et nièce d'un pauvre curé de la Vendée! C'est que l'amour véritable est toujours celui dont le Tasse a dit :

Brama assai, poco spera.

Quoi qu'il en soit, trois jours après l'entrevue de Tristan et de sa mère, voici ce qui se passa :

On avait dîné de bonne heure, conformément aux recommandations du docteur, afin que le jeune convalescent pût profiter des belles soirées du mois de juillet, sans pourtant prolonger ses promenades dans le parc après la nuit close. Le jour commençait à décliner un peu. Le soleil se couchait radieux dans un ciel sans nuages. Louise et Tristan s'étaient arrêtés dans le haut du parc, pendant que Fenestrange et la marquise continuaient leur promenade à peu de distance. Cette partie du domaine n'était séparée de la route que par un saut de loup qu'on avait ménagé, afin d'offrir aux yeux charmés des promeneurs l'un des plus délicieux points de vue qu'il soit possible d'imaginer. En effet, on apercevait de là une de ces belles vallées vendéennes toutes luxuriantes de verdure et de végétation, avec un cours d'eau traversant une

prairie où paissait un magnifique troupeau de vaches.

Louise, sur la demande de madame de Morvilliers, avait consenti à dessiner ce point de vue, et ce jour-là même elle avait promis d'achever son travail. Elle s'était mise à l'œuvre en conséquence, et Tristan, assis auprès d'elle, admirait l'art infini avec lequel la jeune fille accomplissait une œuvre aussi compliquée. Lorsqu'elle eut terminé sa tâche, le jeune comte lui dit :

— A qui destinez-vous ce dessin, mademoiselle?

— Mais vous le savez, monsieur, répondit-elle; c'est à madame de Morvilliers, qui a bien voulu me le demander pour son album.

— Vous ne voulez donc rien me donner, à moi?

— Je vous ai donné tout ce que je pouvais vous donner.

— Quoi donc?

— Il ne vous en souvient pas?

— Vous allez me trouver bien ingrat. Je ne m'en souviens pas. Ne pourriez-vous m'aider un peu?

— Volontiers... C'était le soir même de votre arrivée... Un soir bien triste, n'est-ce pas?

— Oh! ne parlez pas ainsi, mademoiselle, d'une soirée dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. N'est-ce pas ce soir-là que vous m'êtes apparue, au milieu de mon agonie, comme mon ange gardien? N'est-ce pas ce soir-là que vous m'avez arraché des mains de la mort? Je vous devais déjà ma régénération morale,

mademoiselle, je vous dois la vie à présent. Est-ce là ce que vous vouliez dire tout à l'heure?

— Oh! non pas!

— Qu'est-ce donc alors?

— Demandez à votre mère.

— Que vous êtes cruelle!

— Peut-être est-ce un tout autre reproche qu'on aurait à me faire; et si mon oncle savait jamais... ce qui s'est passé... je crains fort qu'il ne me refusât l'absolution.

— Vous me mettez à la torture, ô le plus adorable des sphinx!

— Eh bien! j'ai pitié de vous. Vous me demandiez un dessin tout à l'heure. Tenez, si vous voulez me promettre de ne pas regarder ce que je ferai, je suis prête à vous complaire. Mais ce sera un dessin pour vous seul, entendez-vous?

— Oh! que vous êtes bonne! Je promets tout! s'écria Tristan, que ces dernières paroles avaient enivré.

—Et vous, reprit la jeune fille en préparant ses crayons, qu'allez-vous faire pendant ce temps-là, puisqu'il est bien convenu que vous ne regarderez pas?

— Moi! je ne sais pas dessiner, malheureusement. Autrement j'eusse essayé de faire votre portrait. Je vais écrire.

— Eh bien! c'est le meilleur moyen de ne pas me gêner. Travaillons chacun de notre côté.

Au bout d'un quart d'heure environ, Tristan dit à Louise :

— Mademoiselle, votre dessin avance-t-il?

— Oh ! répondit-elle, c'est une simple esquisse; encore quelques coups de crayon, et j'ai terminé. Et vous?

— Moi, j'ai écrit ce que j'avais à écrire. Voulez-vous en prendre lecture?

— Bien volontiers.

La jeune fille lut ce qui suit :

« A Louise. »

— C'est donc une lettre que vous m'adressez, dit-elle en s'interrompant; en vérité, je ne sais si je dois...

— Oh! lisez! je vous en prie.

— Non, je préfère que vous lisiez vous-même.

Tristan lut d'une voix émue le quatrain suivant, qu'il venait de composer :

« A l'heure où le jour tombe, où tout objet s'efface,
Dieu lui-même nous dit de prier ou d'aimer.
Louise, le jour tombe, à vos pieds que j'embrasse,
Je prie... Oh! dites-moi que vous voulez aimer!... »

Et, comme la jeune fille interdite, palpitante, baissait les yeux et se taisait sous le poids des émotions qui venaient de s'emparer d'elle, Tristan reprit timidement :

— Vous ne répondez pas?... Vous aurais-je offensée encore? Oh! croyez-le bien, ce n'est pas mon intentio ;

mais, depuis cette soirée où, pour la première fois, j'ai osé vous parler de mon amour et où vous m'avez repoussé si cruellement, je me suis demandé bien souvent comment je pourrais vous en parler encore. C'est ainsi que l'idée m'est venue, tout à l'heure, d'associer, dans ces vers que vous venez d'entendre, deux mots qui résument si bien l'existence des femmes, deux mots qu'en vous voyant je retrouve incessamment dans mon âme et sur le bord de mes lèvres : « prier, aimer »; ces deux mots vous les accueilliez presque avec raillerie, il y a un mois, à la même heure, à Paris, dans l'hôtel de ma mère. Serez-vous encore aujourd'hui sourde au plus ardent de mes vœux? Louise, répondez-moi, je vous en supplie.

Pour toute réponse, Louise plaça dans les plis de son corsage les vers que lui offrait Tristan, puis elle lui tendit à son tour le papier sur lequel elle venait de tracer rapidement au crayon l'esquisse d'une scène qui avait décidé du destin de sa vie.

Cette esquisse représentait deux têtes au trait, dont la ressemblance était frappante. L'une était celle de Tristan couché sur son lit de mort; l'autre était celle de Louise imprimant sur le front glacé du moribond son premier baiser.

— Ah! Louise! s'écria le comte en se précipitant à ses genoux, ce baiser auquel je dois la vie et, avec la vie, le bonheur de vous aimer, d'être aimé de vous... car vous

m'aimerez à présent, n'est-ce pas?... ce baiser, par grâce, laissez-moi vous le rendre!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A ce moment, un éclat de rire presque sauvage retentit sur la route, de l'autre côté du saut de loup. Tristan et Louise en tressaillirent jusqu'à la moelle des os. Une femme à cheval, en costume d'amazone, dardait sur les deux amants un regard de vipère. Cette femme donna à sa monture un vigoureux coup de cravache et partit au grand trot.

C'était Florentine!...

---

## VI.

La chaumière de Landry, le garde-chasse, était située (le lecteur le sait déjà) à quelque distance du château de Fenestrange et à l'une des portes du parc. Le soleil venait de se lever et semblait incendier le chaume de la toiture; ses premiers rayons, tamisés dans le feuillage de la vigne qui serpentait devant les carreaux étroits et enfumés de la fenêtre, pénétraient au sein de l'humble demeure et y éclairaient quelques meubles grossiers en bois de chêne, les portraits de Charrette et de Lescure, une image de faïence coloriée, représentant la Vierge, et le vieux fusil de munition qui avait servi dans les guerres de la Vendée.

Le jour naissant n'avait réveillé chez Landry, comme d'habitude, que des pensées de piété et l'amour du travail. Après avoir fait ses prières, il s'était mis à fourbir le fusil de chasse dont son maître lui avait fait cadeau en 1832, pour remplacer celui qui reposait maintenant, appendu au-dessus de la cheminée, à la fois comme un symbole et un trophée de l'antique chouannerie.

Tout à coup le trot précipité d'un cheval se fit entendre à peu de distance; le cheval s'arrêta brusquement devant la chaumière, et, quelques secondes après, une main levait familièrement le loquet de la porte, et le vicomte de Fenestrange entrait sans façon chez son ancien serviteur.

Landry s'inclina respectueusement; le vicomte lui serra cordialement la main et se jeta sur l'unique fauteuil qui se trouvait dans la cabane.

— Bonjour, mon vieux Landry, s'écria-t-il, c'est encore moi qui viens te surprendre. Je suis parti à cheval, avant le jour, du château de Morvilliers, où j'habite depuis quelque temps. J'attends des amis aujourd'hui. Il faut que tu m'aides à les bien recevoir et à leur prouver que l'hospitalité n'a pas dégénéré chez les Fenestrange!...

Tu m'aideras avec plus de plaisir que jamais à leur faire bon accueil, quand tu sauras que tu vas voir la marquise de Morvilliers, dont tu m'as entendu parler d'ancienne date, et son fils que tu ne connais pas encore : un charmant cavalier, ma foi! qui vient d'être bien gravement malade

et auquel nous faisons faire aujourd'hui une promenade de convalescence en l'amenant au château de Fenestrange. C'est sa mère qui s'est chargée de lui : il vient avec elle dans sa voiture, car il n'aurait pu supporter une si longue course à cheval. La marquise et son fils sont pour moi une famille; je veux finir ma vie avec eux, et avec une autre personne encore.

La physionomie de Landry s'éclaira à ce dernier mot, comme s'il avait attendu cette mystérieuse addition du vicomte.

— Mais cette personne, reprit Fenestrange, je ne l'attends pas aujourd'hui.

— Ah! tant pis! fit naïvement Landry.

— Tiens, tu la regrettes comme si tu la connaissais! reprit Fenestrange.

Landry allait ouvrir la bouche pour expliquer au vicomte le sens de son exclamation; mais cette discrétion qui scellait pour ainsi dire chez lui le dévouement, l'empêcha d'insister, et le vicomte, sans y faire autrement attention, lui demanda du feu pour allumer son cigarre.

— Mon cher Landry, continua-t-il, mes hôtes arriveront après déjeuner; mais lorsqu'ils auront parcouru le château et le parc, ce qui leur prendra une grande heure au moins, je les ferai sortir par ici... prépare-leur du lait et des fraises pour deux heures... la halte obligée avant d'aller parcourir les environs.

Landry n'avait pas besoin de répondre à son maître;

mais si Fenestrange eût songé à l'observer, il eût deviné facilement chez l'honnête serviteur le désappointement d'une confidence espérée et refusée; désappointement où avaient plus de part, à coup sûr, les mécomptes du dévouement déçu que le dépit de la curiosité avortée.

Quoi qu'il en soit, Fenestrange, après avoir allumé son cigarre et exprimé ses intentions, serra de nouveau la main du vieux garde-chasse, et, remontant sur son cheval, qu'il avait attaché à la porte de la chaumière, il s'éloigna.

Une heure après, au moment où Landry rentrait avec les éléments de la collation qu'il devait offrir aux hôtes de son maître, il avisa une jeune femme, la tête couverte d'un ample chapeau de paille, et qui paraissait promener sur la route un regard interrogatif.

Landry n'y fit pas autrement attention; mais, quelques instants après, cette même jeune femme se présentait à la porte de la cabane du garde-chasse, et ôtant avec un sans façon qui semblait lui être habituel l'ample chapeau qui la garantissait des ardeurs du soleil, elle offrit aux yeux de Landry des traits qui ne lui étaient pas inconnus; toutefois ce dernier eut d'abord quelque peine à mettre ce qu'il voyait d'accord avec ses souvenirs ; car, au lieu de cette magnifique chevelure fauve qui repliait précédemment sur le sommet de cette tête séduisante ses spirales dorées, il ne retrouvait plus qu'une titus écourtée, qui pouvait à peine, çà et là, faire onduler quelques boucles naissantes.

Landry, dès qu'il reconnut la jeune femme, sembla vouloir attacher sur elle un regard d'affectueux respect et de dévouement presque passionné; toutefois, l'indécision qui restait encore empreinte dans ce regard même prouvait qu'il doutait de ce qu'il croyait deviner et de ce qu'il désirait tant.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon ami? dit la jeune femme.

— Oh! si fait, mademoiselle, répondit le garde-chasse d'un ton mystérieux; c'est mademoiselle qui est venue au château, il y a tantôt un mois, avec M. le vicomte.

— Allons, je vois que vous avez de la mémoire, reprit vivement la jeune étrangère, dans laquelle le lecteur aura sans doute déjà reconnu une personne qui a joué un grand rôle dans ce récit, l'artificieuse Florentine. Vous permettez, mon ami, que je vienne me reposer sous votre toit, après une promenade matinale?

— C'est bien de l'honneur pour moi, mademoiselle... D'ailleurs, n'êtes-vous pas ici chez vous?

Florentine, à ces derniers mots, se mit à considérer son interlocuteur avec un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de son âme; puis elle répondit avec insouciance et en souriant légèrement :

— Peut-être!...

Cette audacieuse déclaration, bien que lancée sous une forme dubitative, était-elle chez Florentine un pur et simple mensonge, ou bien croyait-elle facilement pouvoir ressai

sir son empire sur Fenestrange, malgré le juste mépris avec lequel elle avait été traitée par lui?... C'est là ce qu'il était assez difficile de décider : la fausseté, comme l'outrecuidance, était également dans le caractère de Florentine.

Quoi qu'il en soit, la physionomie de Landry s'éclaira à cette parole comme à une révélation décisive.

— J'en étais bien sûr, murmura-t-il. M. de Fenestrange va être bien content, ajouta-t-il tout haut, lui qui ne vous attendait pas aujourd'hui.

— Il vous a donc parlé de moi? reprit Florentine.

— Sans doute, repartit Landry; et comment ne m'en aurait-il point parlé?.... Oh! j'avais bien deviné, moi... la première fois que vous êtes venue avec lui. Par mon saint patron, vous devez être la première personne qu'il désire conduire au château de Fenestrange.

Florentine sentit se réveiller en elle tous ses instincts de curiosité avide et de vengeance encore inassouvie, en pressentant quelque grave révélation qui deviendrait une arme entre ses mains.

— Et quand il m'a dit que madame la marquise de Morvilliers devait venir aussi aujourd'hui, continua Landry tout joyeux, je n'ai pas dû conserver le moindre doute! Mais je vous parle de cela, ajouta-t-il avec embarras, et je ne sais si cela convient à M. de Fenestrange.

— Vous pouvez continuer, reprit Florentine avec aplomb, il m'a instruite de tout, et spécialement de ce qui concerne madame de Morvilliers.

C'était là, surtout, ce que Florentine, on le comprend, désirait savoir.

— Il vous a tout dit?... Au fait, reprit Landry, votre mère a, Dieu merci, assez expié sa faute!... Pauvre femme! Elle a failli en mourir! Ah! vous devez bien l'aimer!

Florentine savait déjà, par la lettre qu'elle avait soustraite et livrée à une si scandaleuse publicité, qu'une liaison avait existé entre madame de Morvilliers et le vicomte de Fenestrange, et qu'une fille était née de cette liaison... Il lui était facile de voir que Landry la prenait pour cette enfant... L'excursion de Florentine au château, seule avec le vicomte, les allusions que ce dernier venait de faire devant Landry à une personne qu'il n'avait pas nommée et qui n'était autre que Louise, tout avait contribué à entretenir l'erreur du digne serviteur.

Il s'agissait maintenant pour Florentine de savoir ce que pouvait être devenu l'enfant issu de la liaison du vicomte et de la marquise. Or, si étrange que fût le jeu du sort dont elle désirait la réalisation, sa haine le lui faisait voir d'avance accompli.

— Oui... je savais tout, reprit-elle, en pesant chacune de ses paroles et en observant l'effet qu'elles produisaient sur Landry... et l'ecclésiastique qui m'a élevée m'a dit

quel respect je devais conserver pour madame de Morvilliers, pour ma mère... à qui il m'a enfin amenée et que j'ai pu embrasser à Paris.

— Oh! s'écria Landry, c'est donc pour cela que M. de Fenestrange, quand je l'ai revu après cette longue absence, ne m'a pas demandé des nouvelles de la pauvre enfant qu'il avait laissée mourante, entre les mains de ma femme: c'est qu'il s'était déjà informé de son sort et qu'il avait été rassuré. Ah! nous vous avons bien crue morte dans ces temps terribles; mais quand je suis revenu au bout d'un an, que j'avais aidé M. le vicomte à se cacher et à s'embarquer... ma femme m'a dit, sous le sceau du secret : « Elle existe encore, cette chère enfant! » Depuis, quand ma pauvre Simonne est morte, M. l'abbé Saturnin, qui était anciennement curé de cette paroisse, est venu vous chercher et s'est chargé de vous. J'ai su dans ces derniers temps, car je m'en suis informé dans le pays, après que j'ai eu revu mon maître, que M. l'abbé Saturnin avait été conduire à Paris, chez madame de Morvilliers, la jeune fille qu'il avait élevée... Alors, je n'ai plus douté de rien, et cette jeune fille, c'est bien vous!

— Moi-même! reprit Florentine, avec une explosion de vengeance triomphale que le pauvre Landry prit pour le cri de la vérité.

— Vous êtes donc la fille de mon maître, le dernier rejeton de la maison de Fenestrange!... répétait le digne serviteur... Mon Dieu! je puis mourir... je suis sûr que cette noble descendance ne s'éteindra pas.

Et des larmes abondantes ruisselaient sur les joues ridées du vieux garde-chasse. Il s'agenouilla devant Florentine, et, de ses mains tremblantes, prit sa robe, qu'il porta à ses lèvres.

Florentine ne voyait même pas l'émotion touchante, l'attendrissement pieux du vieillard; elle était toute à sa haine, que le hasard satisfaisait au delà de ses espérances.

— Écoutez, dit-elle à Landry, toujours agenouillé et défaillant presque de joie, il ne faut pas dire encore à madame de Morvilliers et à M. de Fenestrange que je suis ici.

— Je comprends, répondit Landry, c'est une surprise que vous voulez leur faire... Oh! je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, car je suis sûr que plus votre présence sera inattendue, plus elle leur fera plaisir.

— Donc, pas un mot! reprit Florentine, en rejetant son large chapeau de paille sur sa tête et en recommandant encore le silence à Landry d'un doigt posé sur ses lèvres.

Et elle s'éloigna.

Le pauvre Landry la suivit des yeux, et, se reportant aux souvenirs qui le rattachaient au passé du vicomte, tout son cœur se fondit en allégresse et en douces illusions.

Deux heures sonnaient au rustique coucou de la chaumière, que madame de Morvilliers, appuyée sur le bras

de Fenestrange, et suivie de son fils, entrait dans la cabane de Landry.

A la vue de l'ambigu improvisé par le vicomte, la marquise et Tristan se récrièrent sur le bon goût de cette hospitalité villageoise.

Mais ce qui faisait plus de plaisir encore à la marquise que cette délicate attention de son vieil ami, c'était la physionomie heureuse de Tristan : la pâleur que lui avait laissée sa maladie commençait à se tempérer d'une teinte rosée, et la gaieté lui revenait en même temps que la santé. Tout trahissait, en un mot, chez l'héritier des Morvilliers, les joies intimes de l'amour heureux.

Pendant que tous trois prenaient leur part de la collation champêtre, la marquise suivait avec une indicible effusion de cœur les mouvements si résolus et si joyeux de Tristan, et Fenestrange, devinant sa pensée, lui répétait tout bas de temps à autre cet apophthegme :

— C'est un grand médecin que l'amour!

— Il tue quelquefois! répondait la marquise, en se reportant aux épreuves du passé.

— Eh bien! disait Fenestrange, revenant aux plaisanteries qui ont été du domaine usuel de tous les temps, raison de plus pour qu'il soit un grand médecin!

Le repas achevé, on voulut faire continuer à la marquise sa promenade; mais elle était déjà fatiguée, et, se refusant obstinément au désir de ses convives, qui voulaient la ramener au château, elle exigea que Fenestrange, en

compagnie de Tristan, payât quelques instants de plus dans le parc tribut aux habitudes du cigarre.

Il fut convenu que Tristan viendrait reprendre sa mère; la marquise demanda à se reposer dans le grand fauteuil de Landry, où elle s'installa : elle n'avait pas besoin de compagnie; son bonheur était là, qui restait pour lui parler, et elle savait que son inépuisable interlocuteur ne se fatigue pas. La marquise, demeurée seule, se demandait si elle avait mérité tout ce bonheur; si les secrets ensevelis dans son passé (on sait qu'elle avait ignoré la cause du duel de son fils) lui permettaient d'accepter cette félicité si pure qui ne devrait couronner que les consciences irréprochables... Le sentiment même de ses fautes accroissait pour elle le bien-être intime qu'elle ressentait de ses préjugés nobiliaires sacrifiés à Louise, de l'expiation qu'elle avait fait accepter à cette noble jeune fille... enfin, à voir son fils si heureux de ce qu'elle avait su mépriser toutes les considérations mondaines pour assurer la joie et la sécurité de toute sa vie, elle se demandait comment elle avait pu hésiter si long-temps entre le néant de pareils obstacles et les sublimes récompenses du résultat.

Il semblait à la marquise que son cœur allait éclater sous l'enivrement de pareilles pensées, lorsqu'un léger bruit, comme un frôlement de robe, attira son attention du côté de la porte; elle tourna les yeux, et aperçut sur le seuil Florentine, dont la chevelure tailladée encadrait

étrangement la figure pâle de haine. La courtisane dardait sur elle le regard fixe et mortel du serpent mutilé qui va épuiser sur sa victime le reste de son venin.

La marquise pâlit et n'eut même pas la force de se soulever sur le fauteuil de Landry.

— Vous me trouvez sans doute bien de l'audace, madame, d'oser paraître devant vous, dit Florentine avec une humilité calculée qui devait faire mieux jaillir sa vengeance en la comprimant d'abord; et si vous me reconnaissez encore après le traitement que j'ai dû subir de la main de votre fils, vous devez vous demander comment une de ces créatures dont le nom est une dérision, dont la seule présence est un opprobre, peut encore affronter le regard de la marquise de Morvilliers... une grande dame dont la conscience est aussi pure que son nom est éclatant; qui n'aurait jamais exposé un époux aussi haut placé, un fils héritier d'un nom aussi illustre, à rougir l'un devant sa femme, l'autre devant sa mère... Aussi, croyez, madame, qu'il a fallu un motif bien impérieux pour me décider à braver toute la honte qui doit, sans doute, résulter pour moi d'une pareille entrevue; il n'a fallu pour moi rien moins que le désir de vous épargner un grand malheur, plus qu'un malheur, un tourment qui doit vous être bien inconnu, le remords! Veuillez donc écouter, madame, la révélation que j'ai dû me résoudre à vous faire.

La marquise ne répondait pas, dominée toujours par

une sorte d'effroi magnétique, comme l'oiseau devant le reptile; elle comprenait qu'elle était arrivée à l'heure de la solennelle expiation vaguement redoutée jusqu'alors par sa conscience.

— Votre fils, reprit Florentine, avec son calme impitoyable, m'a long-temps aimée!... Mais vous avez compris enfin que le représentant d'une race illustre ne pouvait demeurer enchaîné toute sa vie à une créature perdue! Vous l'avez aidé à briser ces liens indignes, vous avez vous-même pris soin de concentrer ses affections sur une autre personne; et voyez jusqu'où avait pu aller la calomnie!... on disait que de vos nobles mains vous aviez ménagé vous-même une maîtresse à votre fils.

Ici Florentine s'arrêta pour calculer la profondeur des coups qu'elle avait portés à la marquise; mais celle-ci subissait, muette et presque insensible, les affronts de cette dégradante ironie... Elle les entendait à peine, elle n'avait qu'une préoccupation, le désir mêlé d'épouvante d'être tirée de l'horrible incertitude où elle se débattait sous les révélations de la courtisane.

— C'était une bien grande calomnie dont on avait osé souiller votre nom, madame, reprit-elle, car vous venez de prouver que, dédaignant tous les vains préjugés de la naissance, vous ne craigniez pas de donner le nom antique des Morvilliers à une pauvre fille inconnue ; ce n'est pas moi, à coup sûr, madame la marquise, qui aurais été vous faire reproche de l'obscurité de la jeune fille qui

entre aujourd'hui dans votre famille, et de tout ce que peut voiler l'incertitude de sa naissance, si un hasard, hasard bien étrange sans doute, ne m'avait mise à même de soupçonner que cette jeune fille ne peut être la femme de M. Tristan de Morvilliers.

— Et pourquoi donc? dit la marquise haletante.

— Pourquoi? reprit Florentine, en martelant à dessein chacune de ses paroles... parce qu'elle est sa sœur!... Oh! pas pour le monde, il est vrai, reprit-elle, en voyant chez la marquise un mouvement de dénégation désespérée; lorsque les femmes d'un haut rang se laissent aller à quelque faiblesse, lorsqu'un enfant est né de quelque caprice couvert par les priviléges de leur rang, elles ne l'élèvent pas, elles l'abandonnent jusqu'au moment où Dieu, qu'elles vont prier si assidument en public, leur ramène cet enfant qu'elles ne voulaient plus voir...

—Cette enfant! que me parlez-vous de cette enfant? cria la marquise, en se dressant convulsivement sur son fauteuil et entraînée par la violence de ses émotions contradictoires, qui évoquaient à la fois toutes les douleurs, toutes les fautes, toutes les affections de son passé; soulevée pour ainsi dire par cette joie imprescriptible d'une mère retrouvant son enfant et l'embrassant encore à travers toutes les souillures dont l'a flétri sa naissance illégitime, mais en même temps déchirée par l'avortement de toutes les espérances où se rattachait le bonheur de son fils.

— Cette enfant!... répétait-elle!... Louise! Ce serait... mais non! cria-t-elle dans un dernier paroxysme où les tourments de la mère abdiquaient toute la pudeur de la femme!... Non! ma fille est morte!...

— Vous le croyez, madame... mais ce brave homme qui habite ici, ce Landry m'a fait comprendre que M. de Fenestrange... nierez-vous qu'il soit le père de cette enfant?... a cru devoir vous annoncer sa mort, parce que cette enfant, au moment de son départ, était dans un état désespéré; mais elle a survécu... c'est bien l'enfant qui a été élevée par l'abbé Saturnin... c'est bien la jeune fille qui vous a été ramenée par cet ecclésiastique... peut-être avec une arrière-pensée que vous devez apprécier maintenant; c'est bien celle que vous alliez donner dans quelques jours pour femme à M. Tristan de Morvilliers!

La marquise, qui avait parcouru depuis quelques instants la chambre avec une rapidité que sa faiblesse habituelle ne lui eût pas permise sans l'agitation fébrile qui la dominait, retomba, à cette terrible révélation, comme inanimée dans le fauteuil où Florentine l'avait trouvée.

— Et maintenant, reprit la courtisane, croisant les bras, dépouillant tout ce respect affecté où s'aiguisait sa vengeance, s'installant, pour ainsi dire, dans son triomphe avec un orgueil impudent; maintenant, mesdames du haut rang, irez-vous encore nous jeter la pierre, à nous filles de rien, qui n'aovns pas vos splendides manoirs

patrimoniaux pour y cacher nos amours adultères; nous qu'on foule du talon dès qu'on ne nous entoure plus de ses bras, nous qu'on a le droit de marquer au front d'un stigmate d'infamie, comme si nous n'étions pas des femmes, comme si la loi ne pouvait descendre jusqu'à nous protéger? Nous les impures, nous les courtisanes, quand des enfants naissent de nos faiblesses, nous les gardons, nous les avouons, nous les élevons, et du moins, de cette façon-là, nous ne nous exposons pas à les faire rencontrer un jour, à les faire s'aimer sans se connaître, à faire épouser le frère et la sœur!...

La marquise balbutiait des mots sans suite, dépourvus de sens; ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, une écume blanchâtre apparaissait sur ses lèvres, symptômes terribles de ces tempêtes intérieures qui dévastaient la frêle organisation de la malheureuse mère!

Florentine allait continuer, implacable... Mais sa bouche, à peine rouverte, se ferma brusquement, et la parole expira sur ses lèvres!... Un bras terrible l'avait saisie et clouée accroupie sur le sol en la ployant en deux.

— A genoux, misérable! à genoux devant ma mère, que tu oses insulter de ta présence, criait d'une voix terrible Tristan, entré tout à coup... A genoux, pour demander pardon, à moins que tu n'aimes mieux que ce soit pour ta dernière prière!

— Arrêtez! arrêtez! mon fils, dit la marquise avec effort en étendant vers Tristan un bras suppliant... Arrê-

lez! ne faites point de mal à cette femme!... Ce n'est plus elle qui est coupable envers vous, c'est moi! Le mal qu'elle vous a fait, mon fils, il n'existe plus, il est réparé... Mais le coup terrible qui va briser votre avenir, c'est à moi seule que vous devez le reprocher... c'est moi seule que vous devez maudire!

Les mains crispées de Tristan, qui avaient saisi à la fois et les vêtements et l'épaule de Florentine, et qui broyaient la courtisane de leur pression, se détendirent machinalement sous l'effroi des cruelles révélations que la marquise faisait entrevoir à son fils.

Florentine, toute meurtrie, presque brisée, vaincue par la douleur si elle restait inaccessible aux remords, put se relever et se traîner jusqu'à un escabeau, à l'extrémité de la pièce.

— O mon fils! mon fils! j'ai pourtant bien pleuré ma faute, s'écria la marquise en éclatant en sanglots, et tout devait excuser devant Dieu un cœur qui n'avait pu rencontrer de bonheur et d'amour dans un mariage imposé!... Le veuvage, la solitude au fond d'une province, me livraient sans défense, sans conseils, aux séductions d'un amour qui puisait de la force même jusque dans les obstacles qui auraient dû me le faire repousser!... L'homme qui en était l'objet, et qui en était digne, me reprochait de me faire une arme d'un mariage qui l'avait précédemment enchaîné... Il m'accusait de repousser une passion qui ne pouvait se parer à mes yeux du prestige

de son nom et de sa fortune... Oh! tout semblait réuni pour me perdre!... Et j'avais cru pourtant depuis lors que dix-huit années d'une vie irréprochable, consacrée uniquement à tous les devoirs, souvent vouée aux inquiétudes, aux souffrances de la maternité, que tant de prières que j'avais adressées au ciel, que toutes celles que j'avais sollicitées parmi des malheureux toujours soulagés par mes soins, que ces remords éternels qui, souvent, devant toi, mon fils m'ont fait si douloureusement hésiter à approcher mes lèvres de ton front; j'avais cru que tout cela m'aurait obtenu grâce devant Dieu!... Non!... il faut, tôt ou tard, que l'expiation s'accomplisse!... mais cette expiation, elle est plus implacable, plus terrible que jamais je n'aurais dû la redouter... Mon fils!... tu allais être enfin heureux avec la jeune fille que tu as choisie... qui était digne de toi, que tu as payée par tant d'épreuves et de souffrances!... Eh bien! tu ne peux pas l'épouser!... car cette jeune fille... elle est ta sœur!

Un nuage passa sur les yeux de Tristan; il chancela et s'appuya sur le fauteuil d'où sa mère venait de se lever; dans l'exaltation à laquelle il était en proie, un froid sépulcral semblait avoir passé dans les veines de l'infortuné; il en était à ce point où l'homme, las de combattre le malheur, renonce à la lutte, semble s'affaisser sur lui-même, et prend l'excès de son découragement pour la mort qu'il espère.

Tristan ne demanda pas un mot d'explication à sa

mère... Quand même sa raison aurait pu lui permettre encore d'espérer, son cœur n'en aurait pas eu la force.

— Nous sommes donc à jamais condamnés et maudits! murmura-t-il; il n'y a qu'elle qui sera heureuse, ajouta t-il en étendant sa main vers Florentine, comme une dernière et impuissante réprobation.

— Heureuse! dit celle-ci, avec toute l'amertume de la haine assouvie dans le vide! heureuse, moi!... Ah! cria-t-elle avec emportement, presque avec envie, ton existence, à toi, au sein de ta famille, ce sera encore la consolation dans la douleur!... la mienne, ce sera l'enfer dans le plaisir!

Et Florentine s'éloigna, laissant madame de Morvilliers agenouillée devant son fils tombé comme foudroyé dans le fauteuil du vieux garde-chasse, et couvrant les deux mains inertes de Tristan de baisers et de larmes!

---

## VII

De retour dans sa paroisse, après avoir pieusement accompli le temps de la retraite à l'évêché, le vieux curé était assis dans la salle basse de son presbytère, accoudé sur l'un des bras de son grand fauteuil de cuir, et tenant une lettre à la main. Louise était auprès de lui sur un

escabeau, dans l'attitude la plus délicieusement caline qu'il soit possible d'imaginer. Le vieux chien Toby couchait à leurs pieds.

— Vous le voyez, mon bon oncle, disait la jeune fille, il s'est passé de bien grandes choses pendant votre absence. Vous m'aviez laissée triste et les yeux et le cœur pleins de larmes; vous me retrouvez le sourire sur les lèvres et toute rayonnante de joie. Cette lettre que madame la marquise de Morvilliers m'avait remise pour vous avant son départ pour le château de M. de Fenestrange, où elle est allée passer la journée avec son fils, et toutes les explications que je viens de vous donner à l'appui, ne me laissent plus rien à vous apprendre. Maintenant, c'est à vous de parler, mon bon oncle, c'est à vous de me dire que vous consentez à accueillir la demande qui vous est faite par madame de Morvilliers. C'est la confirmation de mon bonheur que j'attends de votre bouche.

Le curé, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, hocha mélancoliquement la tête; puis il répondit :

— Sans doute, la demande de madame la marquise de Morvilliers m'honore infiniment, ainsi que toi, ma chère Louise; mais je ne veux pas te le cacher, elle me peine encore plus profondément. Le bonheur dans le mariage est d'ordinaire, avant toutes choses, fondé sur l'égalité des conditions entre l'époux et l'épouse. Or, comment

cette égalité pourrait-elle exister à aucun titre entre un jeune homme noble et riche, élevé dans le luxe et les plaisirs, et une jeune fille pauvre, sans famille, qui ne doit le bienfait de l'éducation qu'elle a reçue, dans un couvent, qu'à l'esprit charitable des bonnes religieuses?

— Mais, mon oncle, répliqua Louise avec empressement, M. de Morvilliers m'aime tant! Est-ce que cela ne rapproche pas bien des distances? Est-ce que vous-même ne m'avez pas dit et redit bien souvent que tous les hommes sont égaux ici-bas?

— Oui, ma fille, égaux devant Dieu sans doute, mais dans le monde nullement. Ce grand mot d'égalité qu'on affiche sur les murs, en temps de république, n'est qu'un grand mensonge, et je te crois trop sensée, je te sais trop bonne Vendéenne, d'ailleurs, pour ajouter foi à de pareilles sornettes. Maintenant, que M. de Morvilliers ait une vive affection pour toi, Seigneur, mon Dieu! je n'en doute nullement; mais M. de Morvilliers est homme, et tous les hommes sont changeants. Cette affection, tu risques d'autant plus de la perdre promptement, qu'elle est peut-être plus déréglée. Alors, que vous restera-t-il à tous deux? A lui, un amer repentir; à toi, des regrets qui ne s'éteindront qu'avec ta vie. Ma chère Louise, crois-moi, prie la sainte Vierge de t'assister, renonce à un pareil mariage!

— Ah! mon oncle, mon bon oncle, prenez pitié de moi! Je sens que si je ne puis appartenir à M. de Morvilliers, j'en mourrai de chagrin.

Un sourire plein de tristesse effleura les lèvres du prêtre, qui reprit aussitôt :

— Que de fois, ma pauvre enfant, dans le cours de ma longue carrière sacerdotale, j'ai entendu retentir cette phrase à mon oreille ! Eh bien ! faut-il te le dire? aucune de celles qui se sont exprimées ainsi devant moi au tribunal de la pénitence ou ailleurs n'a réalisé ce lugubre pronostic. C'est se défier de la miséricorde divine, ma chère Louise, que de parler ainsi, et c'est là un gros péché et une grosse erreur, car la miséricorde divine est infinie.

— Hélas! mon oncle, je vous crois, je veux vous croire tout au moins; mais si vous saviez combien toutes vos paroles m'affligent, vous êtes si bon pour moi, vous me les épargneriez, j'en suis sûre. Tenez, moi qui étais si joyeuse quand vous êtes arrivé ce matin de l'évêché, me voilà toute triste à présent!

En prononçant ces derniers mots, Louise, cédant aux douloureuses émotions qui venaient de s'éveiller dans son âme, se mit à fondre en larmes.

— Pardonne-moi, ma pauvre enfant, s'écria le bon vieux prêtre, en la baisant au front, pardonne-moi de t'affliger ainsi : c'est un devoir que j'ai rempli. Il est d'ailleurs certains secrets que tu ignores et que je ne saurais te révéler, qui sont de nature à s'opposer aussi à ton mariage avec M. le comte de Morvilliers. Ces secrets, puisses-tu les ignorer toujours!

— Ces secrets, quels sont-ils? O mon Dieu! vous me faites trembler, mon oncle.

— Ces secrets, je puis d'autant moins te les confier, mon enfant, qu'ils ne m'appartiennent pas. Je n'en suis que l'humble dépositaire. Mais il se fait tard; il faut que j'aille visiter ma pauvre église, que j'ai laissée veuve pendant si longtemps de son pasteur. Aussi bien, c'est l'heure des confessions, je ne rentrerai qu'après la nuit close, pour le souper.

Et comme Louise, pâle, la tête mélancoliquement penchée sur sa poitrine, demeurait silencieuse et absorbée dans sa douleur, le curé ajouta, en lui touchant légèrement la joue du bout des doigts :

— Allons, mon enfant, du courage; sèche tes larmes, la fin de tes épreuves n'est peut-être pas bien éloignée maintenant; et puis, je t'ai dit ce que j'avais à te dire; mais que le bon Dieu me préserve de plonger ma chère petite Louise dans une affliction dont elle ne se consolerait pas! Avant de répondre à la lettre de madame la marquise de Morvilliers, nous reparlerons encore ensemble de cette grande affaire.

Là-dessus le digne et excellent prêtre se coiffa de son tricorne, et se rendit à son église, laissant sa nièce qui souriait à travers ses larmes.

Lorsque Louise se trouva seule, elle se mit à réfléchir sur la conversation qu'elle venait d'avoir avec son oncle, et, sous l'influence bienfaisante des dernières paroles du

vieillard, il lui sembla qu'elle s'était alarmée à tort des graves exhortations qu'elle avait reçues de lui tout d'abord. Quelque fondées que pussent être en général ces exhortations, Louise pensa qu'elles n'étaient en particulier susceptibles d'aucune application, du moment où il s'agissait d'elle et de Tristan. C'est le propre de tous les amoureux de s'isoler complétement du reste du monde et de se constituer une individualité qu'ils sont toujours tentés de considérer comme en dehors des lois générales qui régissent l'humanité. Ils sont tellement habitués à se considérer comme étant dans l'exception, qu'il semble que, pour eux, la terre ait un moment de rotation spécial.

Louise passa bien vite, en conséquence, de l'extrême découragement à une confiance presque absolue, bâtissant mille châteaux en Espagne sur sa prochaine union avec le jeune comte, et rêvant des lunes de miel qui devaient se prolonger jusque dans l'éternité. Afin de s'affermir encore davantage dans ces douces croyances, dans ces illusions, si l'on veut, elle retirait des plis de son corsage tous les gages d'amour qu'elle s'était complu à y enfouir discrètement et dont elle s'était bien gardée, on le croira sans peine, d'entretenir son oncle. C'étaient d'abord les vers que Tristan avait composés pour elle et qu'il lui avait lùs d'une voix si émue et si pénétrante; puis, quelques fleurs qu'il lui avait offertes dans le cours des promenades sentimentales dont le parc était journellement le théâtre. Pauvres fleurs ! elles étaient toutes desséchées

maintenant; mais si des baisers avaient pu les rendre à la vie, comme elles eussent été belles encore d'éclat et de fraîcheur!

Au milieu du récolement de ce poétique inventaire d'amour, Louise pensait avec un vif sentiment d'allégresse qu'une promesse lui avait été faite, la veille même, par Tristan, et que le moment approchait où cette promesse allait être remplie. Le jeune comte, qui avait profité du retour annoncé du curé pour déférer au vœu de son vieil ami, en allant visiter le château de Fenestrange, avait dit à Louise qu'il ne pouvait se faire à l'idée de passer une journée entière sans la voir. « Je n'aperçois qu'un moyen, avait-il ajouté, de conjurer une semblable fatalité, c'est d'aller vous faire ma visite le soir, en revenant, ainsi qu'à votre excellent oncle, dont je serai enchanté de faire la connaissance. » Ce n'est pas sans quelques scrupules que Louise avait donné son acquiescement à un projet dont la réalisation empruntait quelque gravité à la situation, tout au moins fort délicate, dans laquelle Tristan se trouvait vis-à-vis d'elle. Cependant, sur les instances du comte, elle s'était rendue, et elle attendait sa visite avec une impatience fiévreuse que la conversation qu'elle avait eue avec son oncle surexcitait encore. C'était pour la jeune fille comme un premier rendez-vous d'amour, et, au fait, l'entrevue accordée à Tristan n'en différait guère, si l'on songe que cette entrevu devait presque forcément avoir lieu en l'absence du curé retenu dans son église par les devoirs du saint ministère.

Louise s'était habillée et coiffée en conséquence avec plus de soin que de coutume, et elle avait garni la salle basse de toutes les fleurs qu'elle avait pu trouver dans le jardin du presbytère. Le désir de solenniser le retour du curé dans sa paroisse, avait servi de prétexte à ces apprêts extraordinaires. C'était un subterfuge sans doute; mais du moment où elle se prend à aimer, la jeune fille la plus innocente et la plus pure en vient bien vite à de semblables artifices.

Ce n'était pas tout. Louise avait résolu de surprendre agréablement Tristan ce jour-là, en lui chantant une nouvelle cantilène qu'elle avait apprise et dont les paroles naïves, empruntées à une tradition toute populaire dans cette partie de la Vendée qui avoisine la Bretagne, présentaient une analogie frappante avec la situation respective du jeune comte et de sa bien-aimée.

Afin de se distraire complétement de toutes les sombres pensées qui venaient de l'agiter, la jeune fille se plaça devant l'antique clavecin du presbytère et se mit à chanter, en s'accompagnant, les paroles suivantes sur une mélodie pleine de charme et d'originalité :

Il est un sentier qui mène
De mon village au manoir,
Et du manoir y ramène
Le fils du seigneur nous voir.
Il aime le frais ombrage,
Les fraîches fleurs d'un buisson

Qui naquit à son passage,
Au bord du sentier, dit-on.
J'en voudrais être une branche...
Un bouton rose .. une fleur,
Qu'il me prît de sa main blanche
Et me plaçât sur son cœur (*).

Il serait difficile de rendre l'expression avec laquelle Louise chanta la dernière strophe de cette cantilène. Elle avait des larmes dans la voix et dans les yeux, et tout en elle trahissait le sentiment intime qui s'était emparé de tout son être et sous l'influence duquel elle s'appropriait si bien des paroles tout à fait en harmonie avec l'état de son âme.

Tout à coup, Toby dressa la queue et les oreilles, et se mit à aboyer avec vigueur. En même temps, Catherine, la grosse Catherine, entra tout effarée dans la salle basse, en annonçant que M. le comte de Morvilliers en personne marchait sur ses pas et venait d'entrer dans le presbytère.

Louise se leva toute palpitante, et, les joues animées d'une pudique rougeur, elle s'avança au devant du jeune comte, auquel elle tendit la main avec une affectueuse familiarité. C'est alors seulement qu'elle put s'apercevoir de

* Ces strophes, traduites de la chansonnette originale et si charmante, populaire en Bretagne, sous le titre des Hirondelles, sont empruntées à l'ouvrage déjà cité de M. Th. de la Villemarqué.

la pâleur presque sépulcrale empreinte sur le visage de Tristan, dont les yeux brillaient d'un éclat étrange et tout fébrile. En même temps, à travers le gant qui recouvrait la main de M. de Morvilliers, elle sentit comme un froid de glace.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? lui dit-elle, en l'invitant à s'asseoir; ce voyage vous a fatigué; je vous le disais bien, vous n'êtes pas encore remis complétement de votre blessure, et vous avez commis là une imprudence que vous me permettrez de blâmer sévèrement, en me substituant pour cela à M. le docteur Godard, puisque vous l'avez laissé repartir pour Paris.

— Oh! reprit Tristan, d'une voix saccadée et qui semblait à chaque instant sur le point de lui faire défaut, tant sa respiration était gênée, dans votre sollicitude pour ma santé, vous vous exagérez... la fatigue de ce petit voyage; sans doute, je me sens ce soir... un peu mal à l'aise; mais demain... suivant toute apparence, je serai mieux. Je l'espère... du moins.

— Dieu le veuille! En attendant, soyez le bienvenu dans cette humble demeure! Je vous dois d'autant plus de remerciements d'avoir accompli votre promesse, que vous étiez moins en état de le faire. Ces remerciements, j'aurais dû déjà vous les adresser, et vous m'en voulez un peu, n'est-ce pas? d'avoir tant tardé, car vous me semblez sombre, préoccupé. Oh! je vous en prie en grâce, ne soyez pas ainsi avec moi... j'en ai tant de peine! Si je vous ai offensé, pardonnez-moi!

— Louise, reprit le comte avec angoisse, moi, vous pardonner! Eh! que m'avez-vous fait, grand Dieu! si ce n'est de m'accabler des témoignages d'une affection dont j'ai été à la fois bien fier et bien heureux? Mais tenez, ne me parlez plus ainsi, ne me regardez plus même avec ces yeux qui me troublent et me fascinent à la fois! Je sens que je ne pourrais plus vous quitter, et j'ai si peu d'instants à passer avec vous!

— Comment! à peine arrivé, vous parlez déjà de partir?...

— Il le faut, Louise. Ma mère m'attend. Je me suis échappé à grand'peine pour vous voir. Oh! il me semble que je voudrais vous voir dure et cruelle pour moi, comme au temps passé! J'aurais plus de force.

— Le passé est passé, Tristan, et il ne reviendra jamais.

— Hélas!

— Le regrettez-vous donc?

— Moi!... je ne sais... Peut-être...

— Mon Dieu! vous m'effrayez! ces paroles entrecoupées, ce trouble... cette pâleur... Est-ce que vous seriez repris par la fièvre? Donnez-moi votre main. Vous savez que je m'y connais un peu.

— Je sais que vous avez fait auprès du chevet du pauvre malade l'apprentissage d'une vertu nouvelle, et je sais que ce malade ne l'oubliera de sa vie! Mais rassurez-vous, Louise, je n'ai pas la fièvre... Tenez, c'est trop

vous occuper de moi. Parlons de ce qui vous intéresse : Votre oncle est revenu? Vous avez eu bien du plaisir à le revoir, n'est-ce pas?

— Oh! oui, sans doute; mais vous, Tristan, ne voudrez-vous pas le voir aussi?

— C'est bien mon intention... mais plus tard... ce soir, je ne puis... Vous chantiez, Louise, quand je suis entré?

— Oui, c'est une chansonnette de notre pays que j'ai apprise à votre intention.

— Chère Louise!...

— Vous plaît-il de l'entendre?... Je suis sûre que vous en serez content.

— Oui... plus tard... demain...

— Vous avez raison! demain vaudra mieux parce que je pourrai m'accompagner sur le piano du château. Cela vous sera plus agréable que ce vieux clavecin. Mon oncle viendra avec moi sans doute. Il sera si heureux de vous voir! Ah! j'ai besoin qu'il vous voie; car, j'oubliais de vous le dire, il est bien contraire jusqu'à présent au projet que vous savez.

— Ah! votre oncle est... contraire à ce projet?

— Mon Dieu! comme vous me dites cela froidement! il se passe quelque chose d'étrange, à coup sûr. Je vous en supplie, ne me cachez rien! J'aurai du courage... Mon Dieu! depuis le soir où cette vilaine femme nous est apparue au bout du parc, sur la route, un soir dont il devrait pourtant ne me rester que de bien doux souve-

nirs; depuis ce soir-là, j'ai peur!... Deux mots seulement : ou vous êtes bien malade aujourd'hui, Tristan, ou vous ne m'aimez plus!...

— Moi, ne plus vous aimer, Louise! Ah! quel blasphème vous venez de prononcer! Mais regardez-moi donc!

Et le jeune homme, hors d'état désormais de maîtriser les émotions cruelles auxquelles il était en proie, se mit à fondre en larmes.

— Je vous crois, maintenant, je vous crois, dit la jeune fille. Eh bien! il faut que j'aie du courage pour tous deux. Vous êtes souffrant, ce soir; rentrez, rentrez vite au château, avant que la nuit ne vienne. Demain, j'irai savoir de vos nouvelles. A demain, Tristan! vous penserez à moi d'ici là, n'est-ce pas?

— O ciel! elle me demande si je penserai à elle!... Adieu, adieu! Louise, souvenez-vous!...

Le comte n'acheva pas; mais, après avoir couvert de baisers et de larmes la main de la jeune fille, il s'élança hors du presbytère, comme un insensé.

Demeurée seule, Louise se jeta à genoux devant une image de la Vierge Marie, pour laquelle elle avait une dévotion toute particulière, et elle se mit à prier avec ferveur, demandant à la mère du Sauveur de rendre la santé à Tristan et d'aplanir, par sa puissante intercession, les obstacles qui semblaient s'opposer à une union devenue l'objet de toutes ses pensées et de tous ses vœux.

Pendant qu'elle était ainsi en prières, la cloche de l'église du village fit entendre son glas mélancolique. C'était l'*Angelus* qu'on sonnait; mais, dans les premiers moments, Louise ne s'en rendit pas compte, et il lui sembla que cette cloche tintait comme pour des funérailles. Étaient-ce donc les funérailles de son amour?

Lorsque cette pensée traversa l'esprit de la jeune fille, elle eut un frémissement, et une sueur froide coula de son front. Au même instant, par une étrange coïncidence, les claquements du fouet d'un postillon se firent entendre, et une voiture roula à peu de distance du presbytère. Louise, qui était restée agenouillée, se releva vivement et courut à une fenêtre d'où l'on apercevait la route qui serpentait au bas de la colline prochaine. La nuit était déjà venue sur ces entrefaites, une nuit sans lune et sans étoiles.

Soit qu'un accident fût arrivé à la voiture, soit que le postillon fût descendu pour resserrer quelque courroie, ou pourvoir à quelque détail de ce genre, la voiture s'était arrêtée, et autant que l'obscurité permettait d'entrevoir les objets, Louise crut reconnaître (c'était une hallucination sans doute) qu'un voyageur descendu de la voiture s'était mis à genoux sur le bord de la route. Le voyageur demeura quelques instants dans cette attitude, puis il remonta en voiture, et l'on entendit le bruit des roues et les grelots des chevaux qui se remettaient en mouvement; puis tout disparut et le bruit se perdit dans le lointain.

Louise réfléchissait encore à cet incident, lorsque Catherine, la servante de son oncle, entra, tenant à la main une lumière avec une lettre, sur laquelle la jeune fille reconnut bien vite l'écriture de Tristan. Cette lettre était renfermée dans une enveloppe d'assez grande dimension, scellée du cachet des Morvilliers.

Louise s'en saisit avec une anxiété fiévreuse, et ayant brisé convulsivement le cachet, elle lut ce qui suit :

« Je pars, je vous quitte pour toujours, ô Louise ! que j'ai tant aimée, que j'aime encore de toute mon âme ! Tout à l'heure, je suis venu pour vous le dire, mais le courage m'a manqué. Plaignez-moi ! ce mariage que j'ai poursuivi de tous mes efforts, auquel se rattachaient toutes mes pensées, comme tous mes rêves, ce mariage ne saurait avoir lieu. Je vous demande comme une dernière grâce de ne jamais chercher à en connaître la cause. Je vous demande aussi, en souvenir d'une affection qui ne saurait être douteuse pour vous et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie, d'accepter ce qu'il m'est, hélas ! interdit désormais de partager avec vous. Dans l'exil auquel je me condamne loin de vous, Louise, ce sera pour moi un adoucissement à mes maux de savoir qu'une part de cette fortune, qui m'est devenue inutile, a servi à assurer votre indépendance, je ne dis pas votre bonheur, car je vous aime et vous estime trop à la fois pour croire que, vous aussi, vous puissiez jamais être heureuse sé-

parée de celui qui vous avait juré de n'avoir d'autre femme que vous, et qui tiendra son serment.

» TRISTAN DE MORVILLIERS. »

A cette lettre était joint l'extrait d'un contrat notarié, qui assurait à Louise, par donation entre vifs, la propriété de plusieurs fermes et métairies, d'un rapport d'environ 12,000 francs. Trois donateurs figuraient au contrat : la marquise de Morvilliers et son fils, et le vicomte de Fenestrange.

Louise, atterrée, se laissa tomber sur un siége, en versant des larmes amères. Son oncle, en rentrant de l'église, la trouva dans cet état. Comme il l'interrogeait avec inquiétude sur la cause de son chagrin, la jeune fille se jeta dans ses bras, en lui disant d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— Ah! mon oncle, mon bon oncle, vous aviez raison de me détourner de ce mariage! Tenez, ajouta-t-elle, en mettant sous ses yeux le dernier envoi de Tristan, voilà les présents de noce qu'on offre à votre nièce!...

— Ma pauvre enfant, reprit le vieux curé, Dieu te frappe! sois patiente et résignée. Je venais t'engager à ne pas m'attendre pour le souper. Je suis mandé au château pour affaire importante.

— Vous allez au château? repartit Louise en déchirant vivement l'extrait de la donation qui venait d'être

constituée à son profit; tenez, vous pourrez rapporter aux hôtes de ce domaine les lambeaux de cet acte, dont je les remercie. Vous leur direz que je n'ai plus besoin que de payer mes habits de religieuse, et que vous êtes assez riche pour cela.

---

## VIII.

Au commencement du mois d'août de l'année dernière, quatre des personnages de cette histoire se trouvaient réunis, par une soirée brumeuse, sur la jetée du Havre, et paraissaient beaucoup plus préoccupés de leur situation réciproque que de l'aspect imposant de la mer, ou du pittoresque profil de la tour de François I$^{er}$.

A la taille mince et élevée, à l'attitude flegmatique de l'un, et surtout à sa moustache éminemment tartare, on reconnaîtra sans peine le prince Ratanoff, tenant au bras sa dulcinée, mademoiselle Fernande Corniquet; les cheveux gris, le large ruban bariolé qui pare la boutonnière du personnage placé en face d'eux, et la tournure obèse en même temps que la calvitie précoce du quatrième interlocuteur, indiqueront suffisamment le baron Gédéon de Pontauriol et le docteur Hector Godard.

— Décidément, mon cher prince, dit Godard, en articulant à très-haute voix chaque syllabe à l'oreille du boyard, vous ne me paraissez pas devoir prendre votre patrie en patience.

— Mon gracieux souverain le czar l'a voulu, répondit le prince Ratanoff, qui avait entendu par extraordinaire ce que lui disait Godard, probablement parce que le vent portait. Sa Majesté Impériale ayant appris que j'avais eu un duel avec un de mes amis, et que je l'avais presque tué, a trouvé que je m'amusais trop en France.

— Heureusement que vous aurez là deux amis pour vous rappeler la France, continua Godard encouragé auprès du prince par un succès d'audition si inespéré... D'abord, la charmante Fernande Corniquet...

— Oui, parlons-en, reprit celle-ci avec humeur et maintenant sa parole au diapason où elle savait que pas une syllabe n'arriverait à l'oreille du boyard. Comme c'est gai de s'en aller à cinq cents lieues de chez soi!... Ah! si je n'avais pas de la famille!.. Et puis mon agent de change qui vient de lever le pied... toutes mes économies y ont passé!... C'est à recommencer avec cette vieille scie de prince russe. Ayez donc de l'ordre et de la conduite. Voilà à quoi cela sert.

—Vous êtes bien tendrement aimé de Fernande, prince, dit Godard de toutes ses forces et avec le sérieux le plus complet; et puis, continua-t-il dans la même tonalité, n'aurez-vous point là-bas le baron de Pontauriol, que sa

mission chorégraphique attire en même temps que vous en Russie?

— Silence donc! interrompit Gédéon, en donnant les signes de l'effroi le plus vif, et mettant presque la main sur la bouche de l'indiscret docteur... Silence donc! au nom du ciel! L'administration de l'Opéra qui m'honore de sa confiance m'a chargé d'aller enlever à Saint-Pétersbourg un premier sujet de la danse avec qui Londres est déjà en marché... Et vous allez ébruiter ici ma mission, en plein air, comme s'il s'agissait du plus simple traité de commerce entre les deux nations!... Godard, en vérité, si vous compromettez à ce point les intérêts du premier des arts... je dis le premier des arts, ajouta-t-il gravement, puisqu'il les résume tous... Godard, vous nous ferez repentir d'avoir accepté l'offre que vous nous avez faite de venir nous conduire jusqu'au Havre!.. Que diable! mon cher, il suffit de la plus simple indiscrétion pour faire manquer une négociation de cette importance. Vous êtes venu pour vous amuser, soit, amusons-nous!... mais quand il s'agit d'affaires sérieuses, soyons sérieux.

— Oh! messieurs! repartit tristement le prince, qui avait complétement perdu le fil de cette conversation, tout ce que vous me dites d'aimable me fera regretter encore plus la France.

— Tiens, quelle est cette femme qui se promène là, à quelques pas, sur la jetée? fit Godard, en avisant une personne vêtue de noir et voilée; il me semble que j'ai soigné cette tournure-là.

— Ça, reprit Fernande, mais c'est Florentine... Vous ne la reconnaissez pas?... Je la reconnais, moi, à une de ses hanches plus forte que l'autre; on n'en convenait pas, parce qu'elle était à la mode; maintenant elle s'en va en Amérique, toujours accompagnée de son beau ténébreux.

— Et qui donc? fit Godard.

— Eh! parbleu, repartit Fernande, qui ça peut-il être, si ce n'est Tristan?

— Tristan!... fit Gédéon, avec un mouvement de surprise indicible.

— Tristan!... dit Godard à son tour; Dieu des Juifs, tu l'emportes!...

— Dame, reprit Fernande, c'est là le bruit du foyer de la danse, à ce que m'écrit une petite qui était dans les marcheuses, il y a un mois, qui me devait de l'argent et qui ne me paie pas.

— Eh! en effet, s'exclama Godard, Tristan a dû se marier; mais c'est manqué, on ne sait pas pourquoi. Et, tenez, ne voyez-vous pas Tristan lui-même au bord de la jetée, suivi de son domestique qui porte ses bagages?... Pauvre garçon! comme il est pâle et triste! Ne croirait-on pas voir un homme qui, par miracle, n'a pas succombé à un empoisonnement, mais dont la constitution ruinée en a conservé les traces indélébiles? Et, au fait, l'amour n'est-il pas le plus terrible de tous les poisons?

— Pardieu ! murmura Gédéon , j'ai toujours re-

marqué que, du moment où une danseuse a le cœur pris, il n'y a plus à compter sur ses jambes.

— Allons donc! reprit Godard, allez-vous nous faire croire, baron, que Florentine ait jamais eu un cœur; un estomac, je ne dis pas. Ah! je l'ai toujours prédit, cette Florentine est une dangereuse créature; et du moment que certaines maladies passent à l'état chronique, elles deviennent incurables.

— Cependant, répliqua Gédéon, un peu plus au fait que les autres de tout ce qui s'était passé précédemment dans la maison de Morvilliers, remarquez que Tristan et Florentine ne paraissent pas se douter mutuellement de leur présence au Havre.

— C'est pour mieux cacher leur jeu, repartit Fernande. Eh! mais, voyez : Florentine l'a aperçu et ne le quitte pas des yeux... et si Tristan n'a pas l'air de faire attention à elle, dame! c'est que Florentine s'est conduite comme une pas grand'chose, et que Tristan l'a drôlement traitée... mais, c'est égal; il n'y a de bonheur que pour ces farceuses-là, tandis que celles qui ont de la moralité, une conduite rangée...

— Parbleu! j'en aurai le cœur net, fit Gédéon sans écouter le panégyrique que Fernande Corniquet allait continuer d'elle-même à elle-même devant l'indifférence du docteur Godard et la surdité impassible du prince Ratanoff.

Et il alla au devant de Tristan, qui venait de donner

des ordres à son domestique, en lui désignant un paquebot à vapeur dont la cheminée commençait à couronner d'un panache noir les plantations nombreuses de mâts circonvoisins qui semblaient changer en forêt mobile la rade du Havre.

— Vous vous embarquez donc, mon bon? dit-il au jeune comte de Morvilliers, qui, tout en s'approchant machinalement la tête baissée, avait épargné à Pontauriol et à ses compagnons la moitié du chemin.

— Ce soir, dans une demi-heure, répondit Tristan, en levant la tête à cette interpellation à laquelle il avait différé de répondre pendant le temps nécessaire pour reconnaître celui qui la lui adressait.

Tristan semblait si accablé de ses pensées, qu'il ne parut même pas préoccupé de savoir l'étrange hasard qui lui amenait ainsi ses anciens commensaux. Il tendit seulement la main à Gédéon et à Godard, qui l'avait suivi.

— Vous allez en Amérique, mon bon? reprit Gédéon.

— Oui, à la Nouvelle-Orléans, je crois, reprit Tristan distrait.

— Moi, je vais à Pétersbourg, répliqua Gédéon. Le prince Ratanoff, qui est là derrière avec Fernande, vous a vu; mais il n'approche pas; il craint que vous ne lui en vouliez encore.

— Il a raison, repartit Tristan d'une voix profondément altérée, je lui en veux de ne pas m'avoir tué tout-à-fait.

Un silence de quelques instants suivit cet aveu échappé au désespoir de Tristan.

— Mais pourquoi ce départ? ajouta Gédéon.

Un froncement de sourcils à peine perceptible de Tristan, un tressaillement nerveux d'impatience mal contenu, indiquèrent suffisamment que le jeune comte de Morvilliers ne voulait pas être interrogé sur ce sujet.

Mais Gédéon tenait du moins beaucoup à savoir ce qu'il devait penser des conjectures invraisemblables qu'il avait entendu formuler sur les liens où était retombé Tristan.

— Au moins, dit-il enfin, vous ne partez pas avec elle, mon bon?

Et il lui désigna du doigt Florentine, qui s'éloignait lentement de la jetée.

— Qui, elle? s'exclama Tristan, avec le soubresaut d'un homme qui croit avoir posé le pied sur un serpent.

— Eh! parbleu, Florentine, qui se dirige en ce moment vers le paquebot où tout à l'heure elle a vu que vous veniez d'envoyer vos bagages.

L'œil éteint de Tristan s'alluma; il considéra alternativement Florentine et l'Océan, comme si la présence coïncidente de ces deux éléments de destruction lui eût suggéré la sinistre pensée de les faire absorber l'un par l'autre.

— Calmez-vous, mon cher, dit Godard, en prenant dans ses mains celles de Tristan, et lui appuyant simultanément le doigt sur le pouls, vous avez une fièvre chronique qui va passer à l'état aigu.

Puis il ajouta :

— Vous ignoriez donc qu'elle s'embarquât aussi?

Tristan leva violemment les épaules, comme un homme qui ne comprenait pas ce doute offensant.

— J'étais bien sûr, dit triomphalement Gédéon à Godard, qu'il ne s'en allait pas avec cette abominable drôlesse, qui n'était même pas digne du rang de coryphée.

— Elle est bien mal inspirée de me suivre, dit Tristan, les dents serrées, et suivant Florentine de ses yeux creusés par la souffrance.

Elle avait déjà traversé la planche posée du quai au bord du paquebot pour le passage des voyageurs; la forme noire de la danseuse se perdit bientôt aux regards parmi celles des autres voyageurs sur le pont du bâtiment, en ce moment voilé lui-même par les brumes du soir.

— Pauvre diable de Tristan, dit Godard bas à Gédéon; s'il part ainsi sans amis, sans consolation, il n'ira pas loin... c'est tout au plus s'il lui restera bientôt la force d'étrangler Florentine? J'avais toujours dit que cette créature le perdrait.

La cloche retentit à bord du paquebot qui allait se mettre en route pour les États-Unis.

Cependant les quelques passagers qui n'étaient pas encore à bord traversent le pont improvisé.

Tristan, après avoir serré machinalement la main de ses amis, passe le dernier, et semble hésiter à se transporter sur le bord où l'attend le génie infernal qui plane encore sur son existence qu'il a brisée.

Le second coup de cloche retentit du haut bord; on presse Tristan, qui se décide à franchir ce dernier passage... Tout à coup, une voix retentit derrière lui.

— Tristan! dit la voix, tu ne pars pas, tu ne peux pas partir!

Tristan se retourne... C'est Fenestrange.

— Je te dis, reprend Fenestrange, couvert de sueur, haletant et ajoutant une pantomime expressive à sa parole entrecoupée par une course précipitée, je te dis qu'il faut que tu restes! Louise et ta mère sont là!... tu seras heureux!... tu dois être heureux!...

Et, tirant en arrière Tristan, presque au risque de le faire chavirer dans la rade, il le ramène sur la terre, pendant que, d'une voix où il rassemble toute la force de ses poumons, il répond à l'interrogation du marinier prêt à retirer la planche : Monsieur ne part pas?

La planche est retirée, le pyroscaphe se met en mouvement; on voit s'agiter sur le pont une forme féminine, sous des vêtements de couleur sombre, et il semble qu'une scène violente se passe entre cette femme et le marinier qui, au signal inexorable, a détruit les derniers moyens de communication entre la terre et le bâtiment.

Fenestrange entraîne Tristan, qui se laisse guider comme un enfant.

— Laisse partir le bâtiment, dit notre gentilhomme à son jeune ami, et quoi que tu aies pu y laisser, tu ne le regretteras pas.

Tristan suit machinalement le vicomte, et n'ose demander l'explication de son bonheur; il craint que l'illusion à laquelle il s'abandonne en quelque sorte désespérément ne lui échappe dès qu'il cherchera à en faire la réalité.

Entraîné par Fenestrange, le jeune homme se laisse conduire à la porte d'un vaste hôtel; Fenestrange lui montre une fenêtre éclairée, derrière laquelle semblent passer des ombres.

— Elles sont là! dit-il, viens.

— Oh! pas encore! pas encore! dit Tristan, dont le cœur semble prêt à se briser sous le poids de ses émotions... fût-ce réellement le bonheur, il me semble que je n'ai pas la force de le supporter.

Et Tristan tombe défaillant entre les bras de Fenestrange; celui-ci le soutient et l'entraîne dans une salle basse.

— C'est ma chambre, dit-il; et, au fait, il vaut mieux que je te raconte tout d'abord.

Là-dessus le vicomte fit asseoir sur un fauteuil Tristan épuisé et dont la physionomie semblait implorer et craindre à la fois le mot de cette étrange énigme.

— C'est la chose la plus simple, tu vas voir.

Ici le gentilhomme s'interrompit, et après s'être gratté la tête un instant, il ajouta :

— Je ne croyais pas que ce fût aussi difficile à dire. Mon garçon, fit-il enfin, avec un grand effort, nous autres hommes, nous sommes destinés à être toujours et en

tout trompés. Dans ce roman de ma jeunesse, dont tu as dû connaître quelques chapitres, j'avais pris pour confidents Landry et sa femme. Landry était bien à moi, mais sa femme était complétement dévouée à madame de Fenestrange, dont elle était la sœur de lait. Or, quand l'enfant que je lui avais confié mourut, pendant une excursion que Landry avait faite avec moi sur les côtes pour assurer mon embarquement, madame de Fenestrange était dans un cruel embarras, et... comment te dire cela?...

Les regards de Tristan imploraient la suite, ceux de Fenestrange l'évitaient.

— Oui, la vicomtesse de Fenestrange, ce modèle de pureté, d'honneur, digne descendante d'une famille de bourgeoisie irréprochable... elle avait failli... tout comme tant d'autres!... Après cela, il faut dire, mon garçon, que j'avais été bien des fois coupable envers elle, et puis, une Bretonne qui avait un cousin à la mode de son pays, des souvenirs d'enfance, mes torts qui lui ont été révélés perfidement; tout cela a fait que lorsque Landry est revenu dans son ménage, il a trouvé la petite fille morte remplacée par une autre, et pour que le secret de la substitution concertée entre sa femme et madame de Fenestrange fût mieux gardé, on ne lui en avait point fait part, à ce digne Landry; en sa qualité de mari, il fallait bien qu'il fût trompé aussi.

— Mais, comment avez-vous pu savoir?... reprit Tristan, haletant.

— Patience, patience, reprit Fenestrange, ces choses-là se savent toujours. Ce brave ecclésiastique, qui était absent de son presbytère et en retraite à l'évêché pendant que ton mariage se nouait, l'abbé Saturnin, est revenu. Or, il faut que tu saches que l'abbé Saturnin était anciennement desservant de ma paroisse, et, à ce titre, admis dans l'intimité de madame de Fenestrange, dont il était le directeur spirituel. C'est à lui que la vicomtesse avait cru devoir s'adresser dans la fâcheuse position où elle se trouvait. L'abbé Saturnin, ému de compassion, avait promis d'avoir soin de l'enfant, et, pour mieux cacher la faute de la mère, il a consenti à la faire passer pour sa nièce. C'est un secret qu'il aurait sans doute emporté avec lui dans le tombeau, si les événements qui viennent de se passer ne l'avaient déterminé à rompre le silence. Devant le malheur de Louise, devant le tien, il n'a pas dû hésiter à faire les déclarations les plus expresses; il avait toutes les preuves : l'acte de décès du premier enfant, l'acte de naissance du second, et bref... Louise est l'enfant de madame de Fenestrange... Elle peut être à toi... tu es heureux, et moi, je suis... mais il n'est pas question de moi... Après cela, je ne l'avais pas volé.

—Oh! maintenant, menez-moi vers elle, vers ma mère, dit Tristan, qui s'était levé avec une force qui lui semblait invincible, et qui ne sentait plus ni ses émotions, ni son épuisement.

Tristan et Fenestrange montèrent rapidement l'escalier... mais toute la terreur de son bonheur reprit Tristan, lorsqu'il se trouva devant cette porte qui le séparait seulement de sa mère et de Louise ; il s'agenouilla instinctivement.

En ce moment la porte s'ouvrit ; les deux femmes avaient entendu et reconnu le pas de Tristan, pendant qu'il montait, guidées, pour ainsi dire, par ce sixième sens qui est dans le cœur de tous ceux qui aiment.

Madame de Morvilliers debout, mais chancelante, tendait les bras à son fils sur le seuil ; la jeune Vendéenne, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée, semblait encore accepter un devoir dans les joies intimes au devant desquelles toute son âme s'élançait.

## ÉPILOGUE.

Le bonheur si chèrement acheté de Louise et de Tristan n'a pas besoin d'histoire ; mais quelques mots seulement sur les autres personnages qui ont figuré dans le cours de ce récit.

Florentine avait eu une violente attaque de nerfs, lorsqu'elle avait vu que Tristan ne la suivait pas sur ce bâtiment où elle n'était venue que pour l'attendre ; mais l'inexorable force motrice, à laquelle le paquebot obéissait, l'avait entraînée ; toutes ses dispositions avaient été pri-

ses d'ailleurs pour renoncer à la France, et il lui avait bien fallu accepter le Nouveau-Monde.

Elle avait débuté au théâtre de New-York sous la dénomination de première danseuse du Grand-Opéra de Paris, après avoir préalablement fait insérer dans les journaux de la localité un récit très-dramatique et beaucoup plus honorable que la vérité, pour expliquer aux lorgnettes américaines l'étrange parcimonie de sa fauve chevelure.

Ce succès à la Titus avait été néanmoins assez médiocre, ce que Florentine avait attribué à une cabale montée par ses anciens adorateurs qu'elle avait ruinés, et qui avaient passé comme elle l'Atlantique, pour se refaire. Cependant un négociant de New-York avait flegmatiquement jeté son dévolu sur cette livraison de France et s'en était fait écouler, comme on dit, moyennant une prime honnête et fin courant; seulement, peu accoutumé aux petites trahisons, à toutes les roueries de détail que Florentine multipliait pour lui en raison même des ressouvenirs amers de son pays et de son dégoût de sa nouvelle patrie, l'estimable négociant avait pris le parti de la rouer tous les jours, après la bourse, de coups de cravache méthodiques.

Ennuyée de cette exactitude commerciale, Florentine avait cherché à se faire aimer d'un jeune attaché à la légation française de Washington, qui revenait en France en passant par New-York. Elle espérait, par cette voie diplomatique, être ramenée dans sa patrie. A-t-elle

réussi? C'est peu probable; car le dernier journal de New-York nous a appris qu'une femme, une rivale sans doute, intéressée dans la question, a jeté du vitriol au visage de Florentine; elle est défigurée complétement, et l'on craint qu'elle ne perde un œil.

Elle qui aimait tant la vengeance, elle a subi à son tour l'inexorable loi du talion. Il est douteux que les seules qualités de son cœur, auxquelles elle va se trouver réduite, lui promettent un sort bien brillant.

Le prince Ratanoff se promène, inconsolable, sur les bords de la Neva; il regrette toujours la France, ce beau pays, où il usait de sa liberté pour s'amuser si sérieusement.

Fernande, ce prototype de la poupée économe, mais non pas économique, reconstitue ses rentes; elle calcule qu'il ne lui faut pas plus de trois ou quatre années encore de boyard forcé, pour rentrer dans sa patrie et se retirer à la campagne; on n'ajoute pas qu'elle fera des rosières... cela revient trop cher.

Gédéon a éprouvé un désappointement dont il a failli tomber sérieusement malade; il a été en retard de douze heures sur Londres, qui lui a enlevé le premier sujet qu'il convoitait pour le compte de la rue Lepelletier. Mais il a ramené une troupe de petites danseuses, façon Viennoise; il prétend qu'on ne peut plus trouver d'exactitude que là, parce que celles-là n'ont pas encore d'amants.

Quant à Godard, il laisse toujours passer les événe-

ments avec ce scepticisme épicurien que nous lui connaissons; et il paraît de plus en plus décidé à croire qu'il n'y a pas de passion qui vaille que l'on risque, pour la satisfaire, une mauvaise digestion. Terminons par une grande nouvelle.

Le vicomte de Fenestrange, témoin journalier du bonheur de Tristan et de Louise, et désireux d'ailleurs de réparer enfin tous ses torts envers madame la marquise de Morvilliers, vient d'obtenir son consentement à un mariage destiné à légitimer bien des fautes passées. En annonçant à ses amis cette conclusion solennelle de son existence si longtemps aventureuse et évaporée, il ne manque pas d'y ajouter son apophthegme favori : IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.

FIN.

## Nouvelles Publications :

A. DUMAS.

Le dernier Roi des Français (Louis-Philippe), 7 v.
Naufrages, 1 v.
Impressions de voyages, 2 v.
Dieu et diable, 3.
Mémoires d'A. Dumas, 1 à 14.
Épisodes de la Mer, 1.
Le Drame de 93, 5 vol.
Olympe de Clèves, 7 v.
Le Véloce, 4 vol.
Dieu dispose, 8.
La Colombe, 1.
Mémoires de Talma. 1 à 3.
La Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9.
Le Collier de la Reine, 7
Ange Pitou (suite), 6
La Comtesse de Charny (suite), 5 v. p.
Deux Diane, 9 v.
Louis XVI, 5.
La Régence, 2.
Vicomte de Bragelonne, 18.
La Comtesse de Salisbury, 2.

SOUVESTRE.

Au Bord du Lac, 1 v.
Les Clairières, 1 v.
Pendant la Moisson, 1 v.
Le Garde du Lazaret, 1 v.
Sous la Tonnelle, 1 v.

TH. GAUTIER.

La Peau de Tigre, 2 v.

P. DU PLESSIS.

Esquisse de Mœurs mexicaines, 4 v.

L. GOZLAN.

Le Lilas de Perse. 1 v
La Marquise de Belverano, 1.

J. JANIN.

Les Gaietés Champêtres, 3 v.

E. SUE.

L'Amiral Levacher, 1 v.
Fernand Duplessis, 4.
La Bonne Aventure, 4 v
Les Enfants de l'Amour, 3.
Mystères du Peuple, 1 à 16 p.
Les sept Péchés capitaux,
» l'Avarice. 2
» l'Envie, 3.
» la Colère, 2
» la Luxure,
» la Paresse, 1.
» la Gourmandise 1

H. P. DE KOCK.

Minette, 2 v.

ALEX. DE LAVERGNE.

Il faut que Jeunesse se passe.

RENAULT.

Histoire du Prince Louis Napoléon, 2 v.

F. SOULIÉ.

Le Veau d'Or.

COMTESSE DASH.

Renée, 1 v.

FOUDRAS.

La Nuit des Vengeurs. 4 v

MONTEPIN.

La Reine de Saba, 2 v.
L'Épée du Commandeur 2 v

E. BERTHET.

Le Réfractaire, 1 v.

A*** ET J. LEBEGUE.

Paris et la Province, 2 v.

GALLUS.

Les Soirées de Justiniani, 2.

DE LAMARTINE.

Nouveau Voyage en Orient.